

Raisonance

Cahier de réflexion
des maires francophones

Mars 2015



Thématique Numéro 05

MÉMOIRE & DÉVELOPPEMENT

Mémoire : aptitude à conserver et à restituer les choses passées. Représentation du passé sous une forme mentale.
Développement : fait de grandir et de croître, mais aussi de déployer ce qui était roulé, plié. Idée de potentiel latent.
Mémoire et développement : articulation de cohérence et de sens entre un passé, un présent et un futur.



Québec - Canada



© Droits réservés

**Régis
LABEAUME**

Biographie :

Diplômé en sociologie de l'université de Laval, Régis Labeaume a été élu, le 2 décembre 2009, 37^e maire de Québec. Avant son élection, il a dirigé la Fondation de l'entrepreneurship, un organisme voué à la promotion de la culture entrepreneuriale au Québec. En tant que conseiller politique, administrateur de grandes entreprises et, enfin, maire de Québec, il s'est, tout au long de sa carrière, fortement impliqué dans le monde social et culturel de la région et de la ville de Québec.



© Francis Vachon

Les projections *Moulin à images* du créateur québécois Robert Lepage.

► **ÉDITO**

Par **Régis Labeaume**
Maire de Québec

Selon l'Organisation internationale de la francophonie, le nombre de francophones dans le monde s'élevait à près de 275 millions en 2014. Nous avons tous en commun cette appartenance francophone qui caractérise les reliefs de notre identité et l'assise de nos valeurs. Ainsi, quoi de plus naturel que de s'unir pour se soutenir mutuellement dans l'évolution de nos communautés? À ce titre, l'Association Internationale des Maires Francophones (AIMF) est une instance fédératrice essentielle à la solidarité des sociétés francophones du monde entier. Elle favorise une meilleure gestion des collectivités, les échanges d'expérience et d'expertise, en plus de financer de multiples projets de développement.

Cela étant, alors que le développement Nord-Sud et la coopération internationale sont des enjeux qui doivent être résolus – nous partageons tous ces préoccupations fondamentales –, certaines sociétés francophones sont également confrontées à des réalités géographiques qui engendrent des défis fort différents. C'est notamment le cas en Amérique du Nord, où les communautés francophones s'inscrivent dans un contexte majoritairement anglophone tout en étant réparties au sein d'un vaste territoire. Dans ce cas, l'essor de la francophonie

contemporaine repose essentiellement sur la capacité des francophones à s'unir pour préserver leur patrimoine commun et assurer l'épanouissement, la protection et la promotion de la langue française. Au-delà des enjeux internationaux, les communautés francophones nord-américaines portent également la responsabilité de soutenir la vitalité des milieux francophiles du continent. D'ailleurs, rappelons-nous le rôle fondamental de la colonisation de la Nouvelle France par les Français dans l'histoire du continent nord-américain.

“ **L'essor de la francophonie contemporaine repose essentiellement sur la capacité des francophones à s'unir** ”

L'Amérique du Nord compte près de 20 millions de locuteurs français sur son territoire. De ce nombre, le Québec à lui seul en compte près de 8 millions. En fait, le Québec est la seule société en Amérique du Nord à avoir le français comme unique langue officielle. Véritable berceau de l'Amérique française, il demeure encore aujourd'hui le plus grand fleuron de la francophonie du continent nord-américain.

Avec tous ces atouts, il est naturel que la Ville de Québec ait entrepris, en collaboration avec les maires des villes de Lafayette (Louisiane, États-Unis) et de Moncton (Nouveau-Brunswick, Canada), la création d'un réseau continental nord-américain de municipalités et de communautés francophones. L'objectif du réseau est de fédérer, de mobiliser et de créer une synergie entre tous les acteurs qui œuvrent à la promotion de la francophonie nord-américaine. Ainsi, en partageant leur expertise, les villes du réseau collaboreront à la préservation et à la mise en valeur de leur héritage francophone, contribueront à la vitalité des milieux francophiles et soutiendront l'essor de leurs communautés.

Nous visons à joindre les efforts des forces vives de la francophonie du continent : les villes, les associations régionales de municipalité, les organismes francophones, les offices de tourisme, les chambres de commerce, les universités et les centres de recherche, les centres de généalogie, etc.

Puisque l'épanouissement des communautés se traduit souvent par un soutien accru à leur développement économique, l'une des premières initiatives du réseau sera de mettre sur pied un circuit touristique reliant les municipalités francophones et francophiles entre elles. À plus long terme, le réseau offrira un lieu d'échange et de réflexion où les villes pourront notamment partager leurs initiatives en matière de francophonie, d'histoire, de culture, de patrimoine, d'économie et de tourisme. Ce maillage permettra de faire naître une coopération propre aux besoins et aux défis de la gestion municipale. Ces actions, complémentaires aux interventions de l'AIMF, permettront de resserrer les liens qui unissent les communautés francophones nord-américaines, ce qui renforce par la même occasion l'ensemble de la communauté francophone internationale.



Conflits mémoriels et renaissance africaine

Aux sources de la créativité de la gouvernance urbaine

Par **Aliou Sow**

*Docteur d'État en études africaines et postcoloniales
Ancien ministre de la Décentralisation et des Collectivités locales, Sénégal*

**COMMENT FAIRE DES BLESSURES GÉANTES DU PASSÉ
UNE SOURCE DE CRÉATIVITÉ FAVORISANT LA COMPLICITÉ
ET LA COHÉSION DES COMMUNAUTÉS « CONDAMNÉES »
À VIVRE ENSEMBLE ? ALIOU SOW NOUS EMMÈNE AU-DELÀ
DES CONTRADICTIONS INSOUTENABLES ; SUR DES VOIES
LIBÉRATOIRES. I**

Comment réussir l'intégration sociale et économique dans une excellente et enrichissante dynamique du vivre ensemble, du co-être pacifique basé sur la complémentarité des expériences des communautés dans un même espace urbain par l'action combinée des pouvoirs locaux et des États centraux tout en évitant les concurrences mémorielles et les crises identitaires aux conséquences haineuses et xénophobes ? Pour répondre à cette question aux multiples enjeux et défis, nous allons nous intéresser à la renaissance africaine face aux

idées et positions politiques découlant des contentieux coloniaux de sociétés post-esclavagistes et à la place et aux conséquences du traitement et de l'interprétation des faits mémoriels subis ou commis, ainsi qu'au rôle des réseaux des élus locaux francophones et francophiles et des États.

En effet, « la mémoire est, par-dessus tout, une affaire de responsabilité à l'égard de quelque chose dont on n'est pas souvent soi-même l'auteur », comme l'affirme Achille Mbembe. ►



**Aliou
SOW**

Biographie :

Né en 1975 à Kaffrine (Sénégal), Aliou Sow est titulaire d'un doctorat d'État ès lettres et d'un doctorat de 3^e cycle en études africaines et postcoloniales (UCAD). Journaliste de formation, il est ancien député, vice-président du Groupe parlementaire libéral et démocratique, président de la Commission des affaires étrangères, vice-président de la Commission politique de l'Assemblée parlementaire de la francophonie (APF). Il a été ministre de la Jeunesse et de l'Emploi, ministre délégué à l'Intérieur, ministre de la Décentralisation et des Collectivités locales et président du Conseil rural (maire) de Ndiognick. Enseignant-chercheur à l'UCAD, il est l'auteur de plusieurs publications scientifiques et politiques, dont *Le courage d'agir : une nouvelle vision de la politique au Sénégal*, L'Harmattan, 2014 ; *Histoire et problème de l'intégration économique des Noirs en Afrique du Sud : de la race à la classe*, L'Harmattan, 2014. Il est commandeur de l'ordre de la Francophonie et du dialogue des cultures, ordre de la Pléiade.



Dans une logique de prise en charge de ce refus de la culpabilité héritée, la réflexion porte sur le rôle des acteurs et la gestion des blessures béantes du passé dans la perspective d'en faire une belle source de créativité, favorisant la cohésion et la complicité des communautés condamnées à vivre ensemble, de coopération dynamique et de développement équilibré des territoires en transformant les concurrences et adversités identitaires et historiques en complémentarités et complicités socio-économiques et politiques.

La réconciliation et la cohésion identitaires par la vérité historique

La vérité historique est une source de pardon si elle est bien enseignée. La manipulation de celle-ci à des fins de justification ou de minimisation de leurs effets par le contexte ou les responsabilités partagées ou l'inexistence d'autres choix engendre la vengeance et le risque de faire porter un héritage douloureux et dégradant qui ne peut être que source d'une nouvelle haine plus aiguë à des « appelés » à être des citoyens de l'universel et à agir ainsi. C'est pour cela d'ailleurs qu'il faut éviter fondamentalement de faire recours systématiquement à un rappel des souffrances, encore moins de tenter d'établir une hiérarchie de ces souffrances ou d'atténuer leurs conséquences, par la relativisation des causes et des contextes. Ainsi, l'oubli et le rappel aux allures d'incitation à la vengeance ou à la réparation sont les grands défis que le monde doit relever pour protéger sa quiétude et l'osmose nécessaire à l'épanouissement de l'humanité. Des concurrences et contentieux

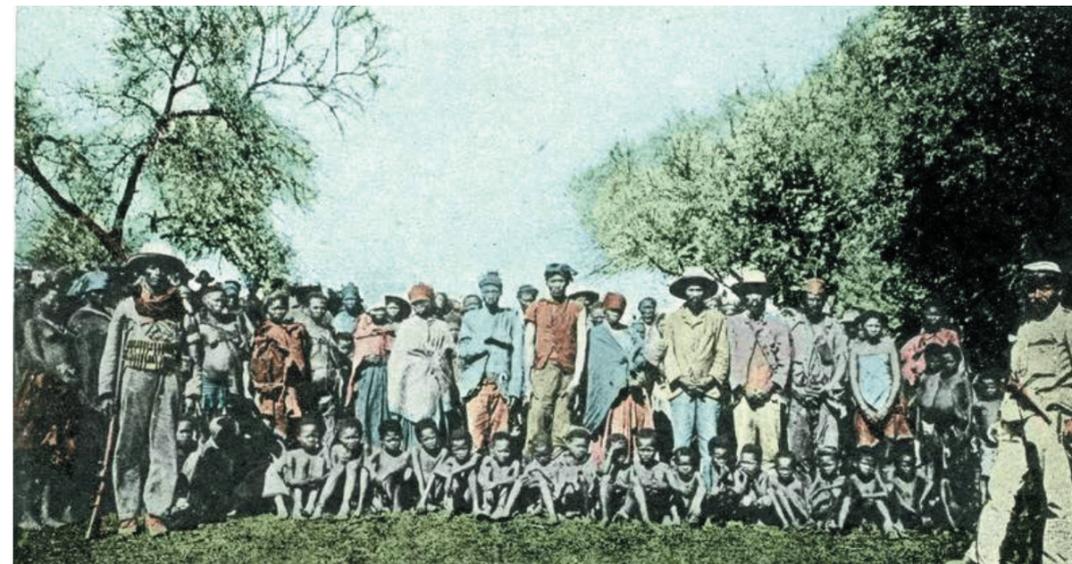
“ La vérité historique est une source de pardon si elle est bien enseignée ”

mémoriels, il est, en effet, possible de bâtir des complicités et des complémentarités entre peuples qui se sont affrontés violemment dans le passé, par une bien meilleure et véridique problématisation des questions identitaires et de leur place dans l'histoire racontée aux contemporains des Juifs, des Antillais, des Arméniens, des Acadiens, des Noirs américains, des Cajuns, des Falachas, des victimes de l'esclavage, des guerres mondiales et de la colonisation, etc.

Les douleurs et les blessures du passé peuvent être constitutives de solides socles de paix, d'unité et de leçons qui génèrent le développement harmonieux et solidaire pour panser les plaies. Le désir de paix, d'amour et de sécurité est plus souvent dense, si l'occasion de son affirmation lui est donnée. Son absence est facteur de perpétuation des contentieux et conflits, et de blocage systématique des talents et des grandes ouvertures nécessaires entre les communautés en conflit. Le conflit mémoriel s'estompe avec la renaissance commune issue d'un « passé d'histoires plurielles » conflictuelles et aboutissant à la construction d'un monde nouveau, fait de retrouvailles de divers protagonistes opposés, et, enfin, réunis autour de la construction d'un avenir en ensemble. C'est par une telle approche basée sur la vérité

historique et le respect mutuel adossé sur l'égalité et l'équité que les villes pourront triompher des nouveaux fléaux insécurisants et économiquement handicapants tels que le racisme, l'antisémitisme, la xénophobie, l'islamophobie, le racisme anti-Roms et la haine du colonisateur et de ses descendants.

Certains clichés et autres déductions trop simplistes aux allures politiciennes ou d'intellectualisme primaire méritent d'être décimés par l'implication des élites urbaines par le canal de l'école, des représentations culturelles, des mouvements de jeunesse, surtout des banlieues, et du milieu hip-hop pour « décoincer » les esprits et combattre la haine et la hantise de l'autre, parfois réellement méconnu. Si on s'en réfère aux résultats de l'enquête conduite par la Fondation pour l'innovation politique (FONDAPOL) de novembre 2014 en France, on note que l'antisémitisme est plus ancré chez les musulmans de France que dans les autres communautés. Et pourtant, les six « préjugés » sur lesquels portait l'étude auraient pu logiquement désigner les jeunes au chômage de plus en plus racistes, islamophobes et xénophobes et haineux envers les « voleurs » d'emplois venus d'ailleurs et acceptant tout, comme étant les plus enclins à l'antisémitisme. En effet, la démarche de présentation des Juifs aurait



Prisonniers de guerre héréros, 1904.

© Bundesarchiv Bild

été meilleure et plus rentable pour les communautés avec lesquelles ils interagissent, si on mettait l'accent sur cette grande capacité juive à bâtir un destin aussi bien enviable sur les cendres de tant de persécutions et d'un départ aussi vide d'atouts de base et d'état psychologique des plus bas pour démontrer que l'impossibilité de la réussite sociale, dans un environnement hostile, n'est qu'une vue de l'esprit.

Par le biais de nouvelles représentations des faits mémoriels plus pédagogiques à la place des perceptions bâties à partir d'idées figées ou d'interprétations purement religieuses, de l'envie ou de la jalousie, en plus de la méconnaissance de l'histoire, le « vécu » juif peut et doit constituer une source positive de créativité et d'inspiration.

C'est tout le sens qu'il faut donner à la journée internationale (27 janvier) dédiée à la mémoire des victimes de l'holocauste décidée par une résolution de l'Assemblée générale des Nations unies, en novembre 2005, en

référence au 27 janvier 1945, marquant la date de libération du camp de concentration d'Auschwitz. Pour l'historien Ibrahima Thioub, l'Afrique peut être considérée comme une terre d'expérimentation de l'holocauste : « Tout ce que les Nazis ont fait dans les camps de concentration a été expérimenté d'abord en Afrique, alors sous domination coloniale. Les camps de concentration sont une invention coloniale expérimentée dès 1896 à Cuba, puis lors de la guerre des Boers en Afrique du Sud. Le massacre de millions de Héréros du Sud-Ouest africain (devenu la Namibie), survenu en 1904, perpétré dans une grande indifférence de l'opinion internationale et des États européens, constitue le premier génocide du xx^e siècle. » Pour lui, ces actions sont les faits d'hommes conscients de leurs forfaitures, d'où la recommandation comportementale consistant à éviter la pire des attitudes face à ces événements et qui serait de croire qu'ils furent l'action de fous et d'illuminés arrivés par hasard à la tête d'un État. En effet, « C'est bien à l'Institut allemand d'an-

thropologie, d'hérédité humaine et d'eugénisme que le généticien Eugen Fisher présenta ses macabres expérimentations médicales sur les Héréros de la Namibie. »

Renaissance africaine, prospérité et développement local à partir des leçons du passé et de nouveaux apports féconds

Les pratiques et les comportements des sociétés postcoloniales ont souffert pendant très longtemps de la profanation du passé de l'autre sans trop chercher à percer les mystères de ses grandes valeurs et de ses modes de vie qui peuvent servir de modèles remplis de facettes universelles. En interrogeant objectivement les passés des communautés composant une république ou simplement un terroir ou une entité des nouveaux territoires modernes tout en convoquant les traditions, les causes et les manifestations des douloureuses tragédies, l'on trouve de multiples solutions aux défis actuels qui semblent ▶



être les plus insolubles. Cette absence de faire « référence à l'expérience et au passé de l'Afrique » que dénonce l'historien Djibril Tamsir Niane donne raison, à ses yeux, à ceux-là qui ont taxé « les jeunes États d'être tombés dans un mimétisme aveugle des institutions et structures européennes, un mimétisme contraignant, au grand dam des populations mal à l'aise dans la camisole européenne à elle imposée ». Malheureusement, la conclusion qu'il en tire est d'une accablante désolation du fait de l'empressement avec lequel certains États se sont parés avec les noms des grands empires, sans avoir réglé le préalable qui consiste à « interroger le passé pour y puiser des sources d'inspiration », encore moins « mis en honneur les valeurs qui ont fondé la grandeur et la célébrité de ces États de l'Afrique précoloniale ». De telles interrogations et explorations du passé, de manière non apologétique ni émotive, de façon systématique et partisane, vont aider à mieux comprendre, tolérer et apprendre des faits mémoriels les meilleures leçons pouvant servir à l'humanité dans sa recherche d'une paix non paralysée par les souvenirs du passé tels que réécrits dans de présents récits manipulés de l'histoire et des interactions conflictuelles des peuples appelés à vivre ensemble aujourd'hui dans des espaces plus ou moins réduits, tels que les villes, et d'affronter des défis dérivés de leurs expériences croisées.

Ainsi, autant il est maladroit de vouloir tenter une réécriture de l'histoire par la loi en retenant ou en mettant l'accent sur les seuls aspects positifs de la colonisation par l'ancienne puissance coloniale, autant il est inacceptable de vouloir justifier tous

les maux du présent africain par les torts infligés au continent au moment de la traite négrière ou de la conquête et de la domination coloniale, en éludant les legs non moins positifs enregistrés et la coresponsabilité des crimes et pillages par les deux parties, même si elles sont d'ampleur différente. Que dire du rôle positif de la langue française, par ailleurs une langue africaine par la force des choses, une langue véhiculaire d'unité nationale, dans la construction, la consolidation et la perpétuation de la paix et de la cohésion sociale dans bon nombre de pays – aux vingtaines de groupes ethniques – que tout oppose au point d'être incapables de constituer une nation homogène ou de voir ses peuples se parler paisiblement en dehors de la langue officielle issue du contentieux colonial et d'un passé fait de violences et

de dérives avec, comme nouvelle solution dérivée, une source de paix et un outil de coopération et de développement ?

À cet effet, les villes africaines peuvent s'inspirer des particularités historiques leur permettant de bâtir de véritables stratégies de développement, notamment dans la coopération touristique. Les pouvoirs locaux doivent surtout prendre des initiatives allant dans le sens de la découverte et de la vulgarisation du patrimoine historique et des dynamiques et pratiques culturelles des villes mémoires et favoriser la recherche sur les questions mémorielles par l'octroi de bourses municipales à leurs étudiants et à ceux des villes partenaires dans le cadre de programmes d'échanges en matière de recherche-action. De telles initiatives, dont les résultats vont porter principalement sur les

“ *Que dire du rôle positif de la langue française, par ailleurs une langue africaine par la force des choses, une langue véhiculaire d'unité nationale, dans la construction, la consolidation et la perpétuation de la paix et de la cohésion sociale dans bon nombre de pays ?* ”

particularités des villes et partenaires historiques, leurs histoires, leurs cultures, l'état de leur coopération et échanges, et leurs perspectives d'investissements dans divers domaines, peuvent se diffuser à travers des espaces municipaux dédiés au patrimoine historique francophone.

Dans la dynamique du progrès des peuples ayant en partage une histoire douloureuse, les leçons tirées du commerce triangulaire peuvent aujourd'hui être de bonnes sources de coopération décentralisée multipolaire et de réconciliation multiculturelle à travers des initiatives économiques portées par les villes d'Amérique, surtout celles marquées par la présence française, d'Europe et d'Afrique. Depuis le triomphe des Noirs américains intégrationnistes (écrivains noirs de Harlem) favorables

à la vie en communautés multiraciales, sans rancune, avec l'épanouissement identitaire de chaque entité sur ceux des voies séparatistes, qui sont allés jusqu'à préconiser soit l'idée de deux Amériques séparées par des frontières raciales, comme le seraient deux pays voisins, soit un retour des Noirs en Afrique (Marcus Garvey), avec une nouvelle nation chrétienne et un Christ noir ou la création d'une nation islamique sur le territoire américain (séparatistes noirs musulmans des années 1930), sans tolérance ni droits en faveur des chrétiens, des Blancs et des laïques, les sociétés post-esclavagistes, post-coloniales et des persécutions génocidaires ont d'immenses opportunités en se servant des politiques des pouvoirs locaux qui détiennent les clefs des espaces de replis identitaires communautaires qui sont aussi les hauts lieux

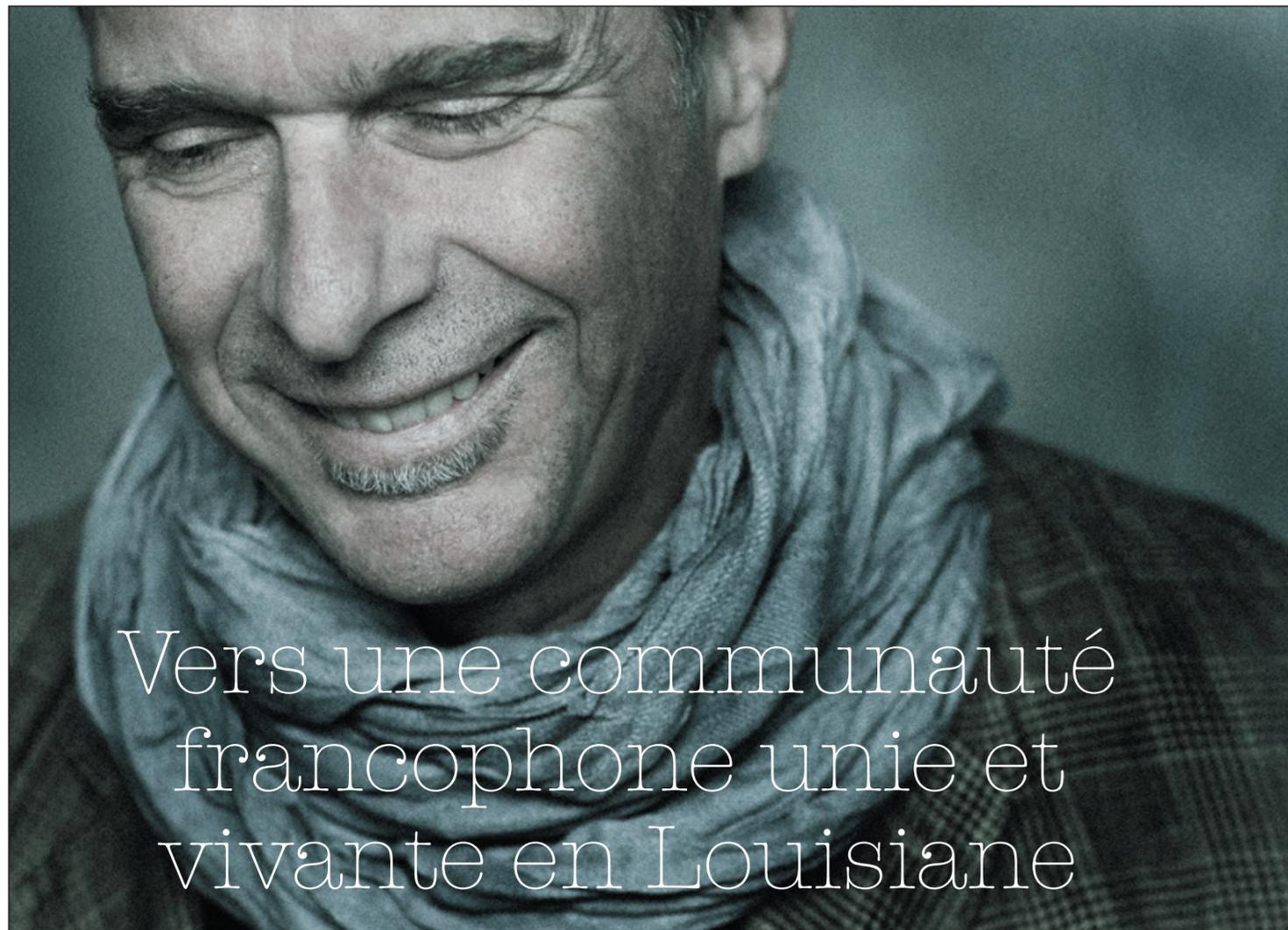
des rapports « attraction-rejet » pour fusionner les génies créateurs, les hommes et les femmes porteurs de regrets et de désirs de rectifications et d'une volonté de s'amender et devenus peu enclins à traîner comme un boulet les erreurs et les errements de leurs ancêtres.

En définitive, mieux que les débats et les actions de réparation, la reconnaissance des injustices, des inégalités et des cruautés infligées à des communautés assorties d'une célébration des grandes valeurs et des talents des victimes du passé sans tentative dissimulée ni signes précurseurs de réédition des faits, des propos et des comportements par des représentations et des stigmatisations caricaturales est la voie royale de la réconciliation, de la renaissance et du développement harmonieux par et pour tous. ◀



Écoliers, Bangui (Centrafrique).

© Alain Le Corre



Vers une communauté francophone unie et vivante en Louisiane

Entretien avec **Zachary Richard**

Écologiste engagé, poète, chanteur, auteur et compositeur

IZACHARY DÉCRYPTE POUR NOUS LA MOSAÏQUE FRANCOPHONE EN LOUISIANE ET MONTRE COMMENT LE FAIT FRANCOPHONE S'AFFIRME TELLE UNE CONTRIBUTION À LA RICHESSE DE LA DIVERSITÉ DES COMMUNAUTÉS. |

Quelle définition donneriez-vous à la francophonie louisianaise ?

Zachary Richard > Tout d'abord la communauté francophone en Louisiane a de multiples visages : il y a d'abord celles et ceux dont le français est la langue maternelle. Ce sont des gens assez âgés et leur nombre continue à

décroître de façon fulgurante. Mes grands-parents ont été de la dernière génération monolingue francophone. Bien que la langue maternelle de mes parents fût le français, ils parlent l'anglais couramment. Leur relation avec la langue française est complexe et déterminée par une expérience d'assimilation parfois très difficile

voire humiliante. Après cette première communauté francophone native, il y a une deuxième génération qui est la mienne. Nous, les francophones de Louisiane « postmodernes », avons tous une relation professionnelle avec la francophonie, surtout dans le domaine de l'éducation ou dans le domaine culturel comme le mien.

Depuis 1968, une communauté importante de francophones de partout, du Québec, d'Acadie, de France, de Belgique, d'Afrique et d'ailleurs est installée en Louisiane grâce aux programmes du Codofil (Conseil pour le développement du français en Louisiane). Ce sont principalement des enseignants. Leur relation avec la communauté francophone native de ma génération est très proche et leur influence sur l'évolution du français en Louisiane est très importante, parce que ce sont les enseignants internationaux qui ont le plus d'effet sur le dernier élément de notre communauté francophone : les étudiants en immersion. Aujourd'hui, il compte environ 6 000 élèves dans les programmes d'immersion qui sont établis dans plusieurs écoles publiques, surtout dans le sud de l'État. Ces élèves représentent l'élément le plus important de la francophonie louisianaise en termes de nombre. En plus, ils symbolisent l'avenir de la langue. Leur français est internationalisé par la force des choses. On peut se lamenter du fait que leur langue a perdu quelques éléments du parler natif (accent, style de syntaxe et vocabulaire), mais je crois que ce point de vue est fondamentalement rétrograde. Le français en Louisiane doit évoluer s'il veut continuer d'exister, et le français que parlent les élèves en immersion est inévitablement influencé par la nature internationale de l'enseignement. Ce n'est pas pour moi une bonne ou une mauvaise chose, mais tout simplement l'évolution du français en Louisiane.

La francophonie en Louisiane est donc une communauté riche et complexe de divers éléments qui comprennent des francophones natifs, des francophones d'ailleurs et des jeunes francophones,

élèves en immersion, qui sont en train de remodeler le français louisianais selon leur expérience.

La francophonie en Louisiane influence-t-elle les secteurs économiques de cet État ? Est-ce un avantage d'être francophone dans la recherche et l'obtention d'un emploi ?

C'est le contraire qui est vrai. L'assimilation anglophone a été très efficace et depuis le milieu du xx^e siècle, la langue française ne représente aucune valeur commerciale. Sauf dans les campagnes reculées où l'on trouve encore des francophones dans les secteurs des métiers traditionnels, les quincailleries, les cours de bois. Le poste de télévision KLFY diffusait en français tôt le matin. L'émission « Passe-Partout » diffusait de l'information et la météo en français pour un public de fermiers et d'éleveurs. Récemment, on a cessé cette diffusion en français. Avec la disparition des vieux francophones, l'attraction de l'émission diminue. Mais maintenant qu'on voit les effets remarquables de l'enseignement en immersion, et que nous établissons des relations solides avec la communauté francophone internationale, tout est en train de changer.

Lors de différends diplomatiques entre les États-Unis et des États francophones, et plus particulièrement la France et le Québec, peut-on constater dans la population francophone de Louisiane un sentiment de double allégeance ? De la véhémence de la part des populations non francophones à l'égard des populations francophones ?

Il n'y a aucun sentiment d'allégeance nationale autre qu'aux États-Unis. Il y a une très grande



© Droits réservés

Zachary RICHARD

Biographie :

Francophone militant, écologiste engagé, poète, chanteur, auteur et compositeur, Zachary Richard propose une musique très enracinée dans sa Louisiane natale. Inspirées par la multitude de styles musicaux de la région, ses chansons sont inclassables. Fortes en poésie et riches en atmosphère, elles appartiennent à un univers original et passionné. L'expérience artistique de Zachary Richard est unique et il participe pleinement à la culture anglo-américaine et à la culture francophone d'Amérique du Nord. Il est l'auteur-compositeur le plus américain des francophones, et le plus francophone des Américains !

sensibilité de la part des Louisianais pour les Français, ainsi que les Canadiens, mais on est très loin de compromettre le sentiment d'appartenance américain qui caractérise les Cadiens d'aujourd'hui. Ce qui n'empêche pas les francophones d'être les victimes de la francophobie. Au début de la guerre en Irak, plusieurs enseignants en français ont été insultés dans les cours d'école. Les panneaux de rue à Lafayette affichent souvent le mot « rue », tel Rue Lafayette Street. ▶



J'ai une chanson dans mon cœur

Le texte d'une des chansons (écrites par des enfants de 10 ans) résume bien la nature rassembleuse de la francophonie :

« Les Cadiens et les Créoles sont rassemblés

Ils sont les fils d'une tapisserie bien tissée.

Les Cadiens et les Créoles savent célébrer

À travers nos différences nous sommes entiers. »

Ou encore :

« Que tu viennes de la Côte d'Ivoire, de la France, de la Louisiane,

du Québec, du Mali, de la Tunisie, de la Belgique, ou de Haïti

La vie n'est pas toujours facile

Mais si on se réunit, on peut changer le monde ! »

On a effacé le mot « rue » à coup de bombe de peinture jaune, la couleur du poltron. Dans mon village, les pancartes proclamant le jumelage avec plusieurs villages français ont été abattues, tout cela parce que la France de Jacques Chirac ne soutenait pas la politique d'invasion de l'Irak du président américain George Bush.

Qu'apporte le fait francophone à l'État de Louisiane dans son développement ?

Le fait francophone est apprécié en Louisiane comme un moteur économique. Ceci est basé essentiellement sur le tourisme, mais maintenant il y a une appréciation de la valeur du français qui dépasse le tourisme culturel. J'ai récemment entendu Michaëlle Jean suggérer des outils économiques dont on doit doter la francophonie. Pour qu'elle puisse s'épanouir en Louisiane, il faut qu'il y ait une évolution dans la façon dont on la perçoit. Le français ne doit plus être confiné au ghetto des vestiges culturels, mais doit faire partie de la communauté à part entière. Il ne faut pas concevoir le français comme une attraction touristique, mais comme un avantage économique, pas comme une question culturelle, mais comme une question politique. Il y a une

nouvelle génération de francophones, comme le membre de l'Assemblée Stephen Ortego, qui comprend bien le problème et qui lutte pour trouver de véritables solutions. Comme disait Michaëlle Jean par rapport à la grande francophonie, il faut donner à la francophonie louisianaise le moyen d'assumer un avenir économique.

Le peuple cadien/acadien/cadjin de Louisiane n'a-t-il pas tendance à éclipser la diversité de la francophonie en Louisiane ?

Il existe un lourd héritage de racisme en Louisiane qui a empêché les Cadiens et les Créoles noirs de collaborer pour la promotion de la langue qu'ils partagent. Les Créoles noirs se sont montrés indifférents à la question linguistique, parce que, je crois, ils se sentent exclus. Ce qui est très regrettable. J'espère que nous allons pouvoir construire des ponts permanents entre toutes les communautés francophones dans l'intérêt de valoriser la culture linguistique que nous partageons. Je travaille actuellement sur un album de chansons composées et interprétées par les élèves en immersion. Je suis très fier que le projet soit rassembleur. Il y a autant de jeunes filles que de garçons,

autant de Noirs que de Blancs. Ceci représente le nouveau visage de la francophonie louisianaise : multiethnique et multiculturelle.

Nous voyons que le Codofil et autres associations pro-francophones font en effet beaucoup pour le développement de la francophonie en Louisiane, notamment pour la minorité acadienne de Louisiane. Quelles sont ses actions pour le maintien de la diversité de la francophonie louisianaise ?

Il est évident que les Cadiens dominent la francophonie en Louisiane. Je suis moi-même d'héritage cadien. Par leur nombre tout simplement, les Cadiens sont influents. Mais on ne doit absolument pas voir par cela une volonté de promouvoir les intérêts ethniques au détriment des intérêts généraux francophones. Nous ne concevons pas la francophonie en termes ethniques. La francophonie est par sa nature ouverte et rassembleuse. Les enseignants qui sont le « mulet qui tire le wagon » de la francophonie viennent de partout. Ce qui est vraiment intéressant en Louisiane est que la francophonie est diversifiée.

Peut-on comparer le Québec et la Louisiane dans le traitement et le rapport qu'ils ont à la promotion de la langue française ?

Au Québec, quand on parle d'assimilation, on parle de « louisianisation ». C'est un exemple qui est de plus en plus ironique car, Montréal est en train de devenir une ville anglophone. Mais la situation du Québec ne se compare pas avec celle de la Louisiane. Tout d'abord, la résistance linguistique au Québec fut dirigée par une élite extrêmement bien

éduquée. Le sentiment d'exclusion qui était, selon moi, le fioul de la « révolution tranquille » n'aurait pas donné autant de résultats sans les chefs qui arrivaient à exprimer avec éloquence les sentiments du peuple. Des hommes comme Pierre Bour-gault et René Lévesque ont pu articuler la volonté populaire. Ce que je vais dire peut vous sembler étrange, mais ces intellectuels étaient les fils spirituels du clergé catholique. Pas dans leurs opinions sociopolitiques, mais dans le simple fait qu'ils étaient bien éduqués et complètement en mesure d'exprimer les sentiments du peuple en termes précis qui autrement auraient manqué de rigueur. Il n'y a jamais eu l'équivalent en Louisiane. L'élite éduquée en Louisiane américaine, si on fait abstraction de l'élite créole de La Nouvelle-Orléans, était assimilée. En Louisiane, à partir de l'arrivée des Américains et de leur dominance socioculturelle, l'élite créole franco-espagnole s'est anglicisée. En Louisiane, la communauté francophone fut privée de son leadership naturel, parce que les francophones les plus riches, les plus éduqués et les plus influents ont été les premiers à apprendre et à parler l'anglais. Le français a survécu en Louisiane grâce à l'isolement géographique, social et économique des francophones et non parce que ses chefs se sont opposés à l'assimilation. Les chefs ont été les premiers assimilés.

Les Québécois ont pu conserver leur identité unique, tandis qu'en Louisiane, les Cadiens et les Créoles sont devenus américains. Il ne faut pas voir dans l'appui de la France pour le Québec un désintérêt pour la Louisiane, mais plutôt l'absence des hommes et des femmes en

Louisiane sur lesquels la France pouvait s'appuyer.

Quelles sont aujourd'hui les réclamations des peuples francophones quant à leur reconnaissance et leur existence au sein de l'État de Louisiane ?

Un des grands problèmes en Louisiane est que le fait francophone est perçu comme étant une question culturelle plutôt que politique. De plus, les Cadiens ont une tradition de bon ententisme due, je crois, à leur expérience

de déporté et au dénigrement dont ils ont souffert pendant fort longtemps. Nous ne sommes pas un peuple revendicateur. On ne peut pas parler de réclamations. Le français dépend du bon vouloir de notre communauté entière, y compris les anglophones. Il ne s'agit pas de réclamer, mais plutôt de convaincre. Francophones et non-francophones doivent comprendre la valeur du français et les avantages qui peuvent en découler, les avantages pédagogiques, économiques ainsi que culturels. ◀

“ J'espère que nous allons pouvoir construire des ponts permanents entre toutes les communautés francophones dans l'intérêt de valoriser la culture linguistique que nous partageons ”

« Il ne mettra plus les pieds au festival... »

Au deuxième Festival acadien à Lafayette en 1974, le président Pompidou avait envoyé un représentant pour assister à cette manifestation, fleur de la culture cadienne. Ce monsieur fut assis à côté de Jimmy Domengeaux, président du Codofil lors du spectacle. Imaginez la colère de Domengeaux quand il a vu un jeune chanteur oser brandir des drapeaux de « solidarité - fierté » et chanter l'hymne militant Réveille (on n'est pas si loin de 1968). En le voyant, Domengeaux jure que le chanteur ne mettra plus les pieds au festival, promesse que Domengeaux a pu tenir jusqu'à ce qu'il (le chanteur) enregistre un album qui grimpe aux palmarès au Québec pour demeurer numéro un pendant des mois. Le chanteur en question est votre correspondant: Zachary Richard !



Lieux de mémoire et conflits mémoriels en Afrique

Rôle des maires et des municipalités

Par Jean-Pierre Vettovaglia

Ancien ambassadeur de Suisse, ancien représentant personnel du président de la Confédération suisse auprès de la Francophonie, Expert de la prévention des crises et de la médiation dans l'espace francophone

LA QUESTION DE LA MÉMOIRE EN AFRIQUE EST DÉLICATE EN RAISON DE LA DICHOTOMIE ENTRE ÉTAT ET NATION, D'UNE TRADITION PLUS ORALE QU'ÉCRITE, DE NON-DITS CONCERNANT DES DOMINATIONS ET DES ESCLAVAGES. CE CONTEXTE REND DIFFICILE UNE APPROCHE OBJECTIVE ET DÉPASSIONNÉE. LES MAIRES ONT UN RÔLE À JOUER POUR DÉFINIR UNE MÉMOIRE SANS L'INSTRUMENTALISER, AU SERVICE D'UN VIVRE ENSEMBLE DANS LA CITÉ. LES POSSIBILITÉS QU'OFFRE LE NUMÉRIQUE SONT UN LEVIER POUR DONNER FORME ET PARTAGER CETTE MÉMOIRE. |

Il nous semble essentiel de prime abord de définir ce qu'est un « lieu de mémoire ». Il y a trente ans, le terme de « haut lieu du souvenir » était le plus usité. L'historien Pierre Nora est passé par là et a rendu populaire la notion de « lieu de mémoire » avec ses trois volumes consacrés, précisément, à ce sujet. Le Grand Larousse en donne la définition suivante : « Unité significative, d'ordre matériel ou idéal dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique d'une quelconque communauté. » Nous considérerons pour les besoins de cet article que la notion de lieu de mémoire signifie l'ensemble des repères culturels, lieux, pratiques et expressions issus d'un passé commun. Ajoutons que ces points de repère peuvent être concrets et tangibles (objets et

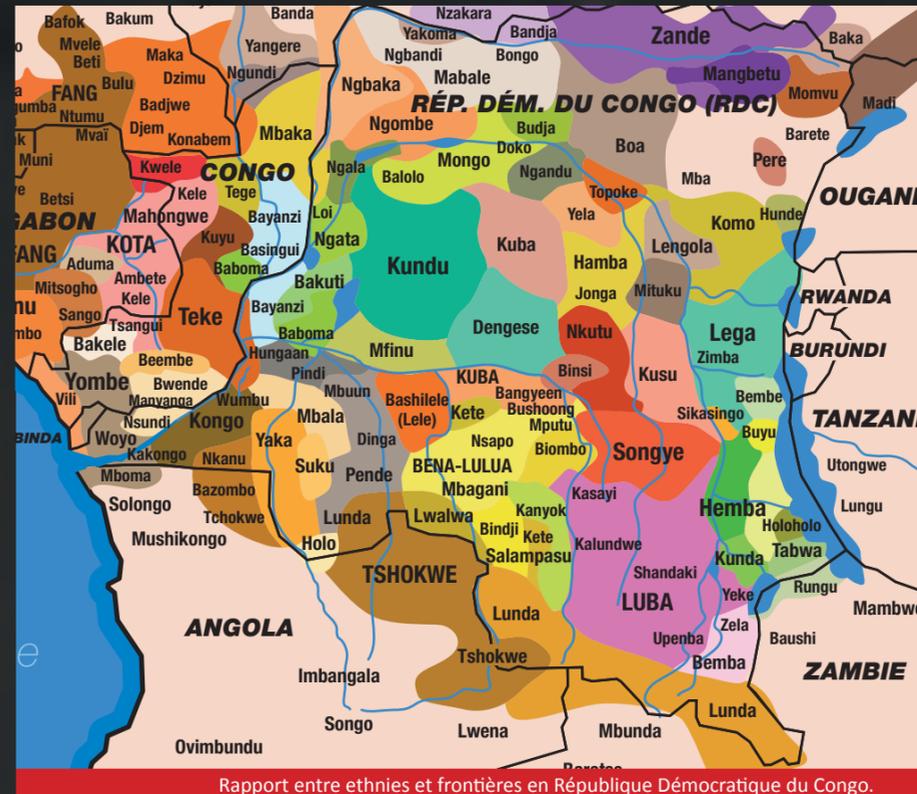
monuments), mais aussi intangibles (histoire, langues, traditions). Les lieux de mémoire sont non seulement des objets de connaissance, mais aussi sources d'émotion et parfois de conflits. Le passé prend un sens nouveau lorsqu'il devient mémoire en prenant donc appui sur des supports contemporains. Et la mémoire prend vie lorsqu'elle rejoint le citoyen. Selon Pierre Nora, « les lieux de mémoire, ce sont d'abord des restes... des buttes témoins d'un autre âge, des illusions d'éternité ». L'Afrique en compte à satiété : colonialisme, traite des esclaves, pratiques et expressions, rituels, symboles, langues, personnages importants, musées, monuments, événements, institutions, cimetières, collections, fêtes, anniversaires, traités, procès-verbaux, sanctuaires, etc.

Deux caractéristiques propres à l'Afrique se doivent d'être relevées d'emblée

1. Lieux de mémoire et État-nation

La constitution de lieux de mémoire définis de la manière la plus large – comme indiqué ci-dessus – peut se heurter à la dichotomie entre État et nation, et receler des conflits mémoriels. Cette dichotomie reste parfois patente en Afrique au vu de la façon dont les frontières ont été tracées lors de la conférence de Berlin de 1884/1885 et ratifiées par la résolution de l'OUA en 1964.

L'histoire fait avec les matériaux dont elle dispose. Les lieux et les conflits mémoriels aussi. Au



Rapport entre ethnies et frontières en République Démocratique du Congo.

moment des indépendances, la carte des constructions politiques était multiethnique. Les identités nationales ont essayé de se faire par-dessus les ethnies. En d'autres termes, il n'y a eu que peu de relations entre les logiques historiques de circonscription d'espaces africains endogènes et la fragmentation du processus de formation des empires coloniaux. Voilà qui peut rendre conflictuels les lieux de mémoire idéels ou symboliques, voire occulter leur mise en place.

La décolonisation est l'aboutissement d'un long processus de négation de l'idée de nation, contrairement aux processus qui en Europe ont fondé l'État-nation.

Selon Louis Joos, près de 80 % des frontières en Afrique sont en effet sans rapport avec des

limites traditionnelles, particulièrement ethniques et religieuses. Pourtant, elles définissent l'espace de l'identité, celui du « nous » par rapport à l'autre et à l'étranger. Voilà qui complique sérieusement l'édification de « lieux de mémoire » et facilite les conflits mémoriels.

Et pourtant, une nation ne saurait se passer de mythes fondateurs puisqu'en dépendent l'ancrage de sa constitution et le respect de la supériorité de cette dernière, surtout pour des États dont le socle commun n'existe pas ou s'est perdu à la faveur des divisions partisans, ethniques, tribales, confrériques ou religieuses, comme le dit fort justement Assane Mbaye. Il s'agirait de mettre l'accent sur la capitalisation des pratiques sociales des héritages et des empreintes ►



Jean-Pierre VETTOVAGLIA

Biographie : Diplomate suisse, ministre plénipotentiaire à New York et à Genève, ambassadeur à Vienne, Bucarest et à Paris, il a également été représentant personnel du président de la Confédération suisse auprès de la Francophonie de 2000 à 2007. Expert des relations internationales et de l'espace francophone, il a également été médiateur (RDC, Mauritanie) et observateur électoral. Il a été membre du conseil d'administration de l'Agence universitaire de la francophonie et vice-président de l'Université Senghor. Il a notamment dirigé la mise sur pied d'une collection intitulée « Prévention des crises et promotion de la paix » chez Bruylant à Bruxelles qu'il a inaugurée avec deux ouvrages collectifs : *Médiation et facilitation dans l'espace francophone. Théorie et pratique* (2010), et *Démocratie et élections dans l'espace francophone* (2010). Un troisième ouvrage collectif est paru sous le titre de *Déterminants des conflits et nouvelles formes de prévention* (2013). Le prix spécial Turgot lui a été octroyé en 2014 pour l'ensemble de cette œuvre. Il est actuellement administrateur de banque et conseiller international.

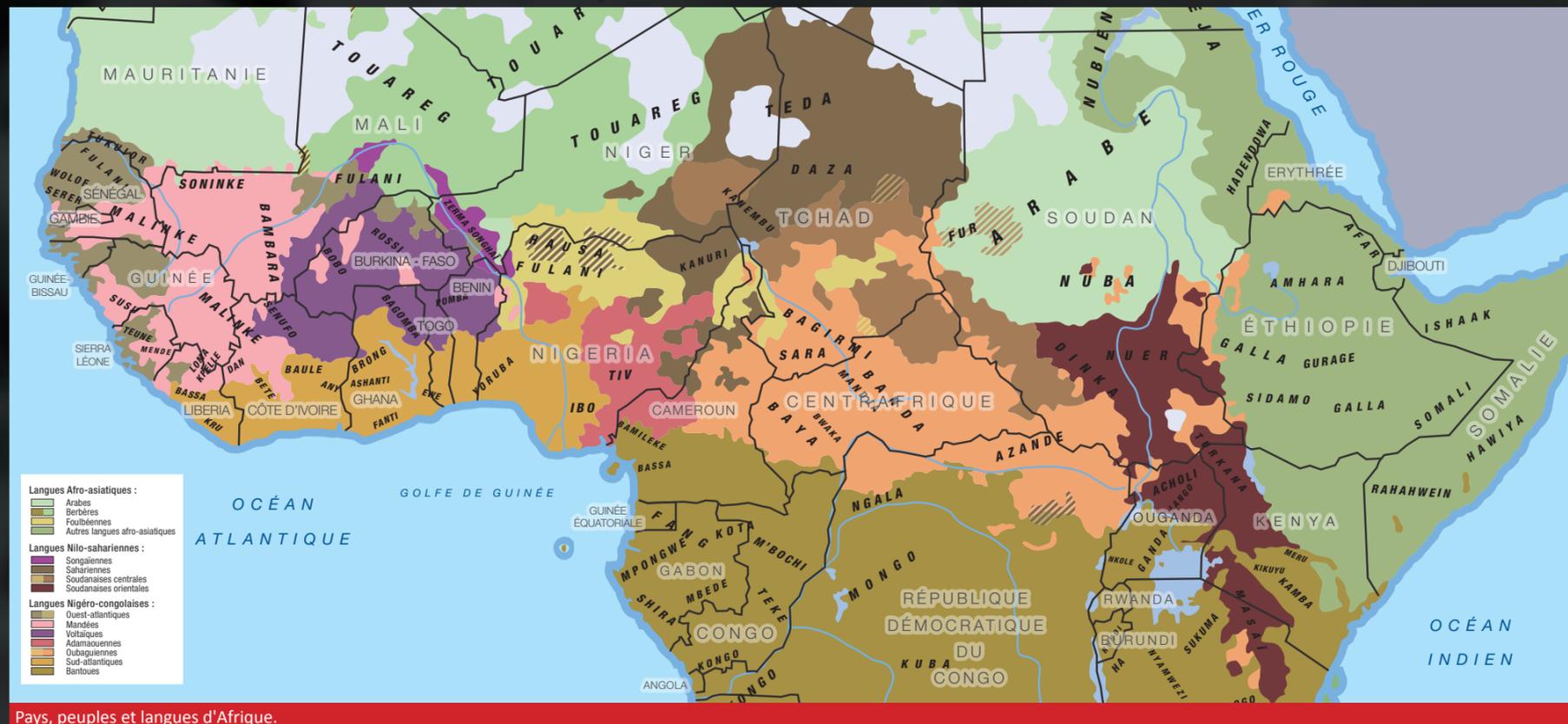


du passé. Les lieux de mémoire servent à cela. Il n'est pas facile dans ces circonstances de dépasser les conflits mémoriels.

Le conflit mémoriel est étroitement lié à la notion de nation. Il n'empêche pas la création de l'État, mais nuit à l'émergence de la nation. Des ethnies trans-étatiques accroissent les difficultés d'intégration au sein d'un État-nation et l'empêchent de se substituer aux particularismes d'antan, sans oublier les différences de religion. Mélégué Traoré écrit : « L'Afrique est l'Afrique des ethnies. Les Africains feignent d'ignorer ou de masquer le fait ethnique. Celui-ci est pourtant omniprésent. » Si la question ethnique demeure si importante en Afrique, c'est qu'à travers elle, c'est celle de l'État lui-même qui est posée, poursuit-il. Et celle de la nation, ajouterons-nous.

Écoutons Ernest Renan qui, en 1882 dans son célèbre discours de la Sorbonne, définissait la nation comme « une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel : l'une est dans le passé, l'autre est dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage que l'on a reçu indivis. »

Avouons que la colonisation n'a pas rendu facile la constitution de lieux de mémoire en Afrique qui iraient dans le sens, précisément, du vivre ensemble dans la vénération d'une histoire commune. La traite des esclaves est un exemple de conflit mémoriel que l'on reprendra plus loin.



Pays, peuples et langues d'Afrique.

On peut se demander d'ailleurs si l'Afrique fait l'objet de demandes sociales fortes à l'égard du patrimoine. Cherche-t-on sur ce continent à compenser, comme en Europe et dans les pays musulmans, le déracinement historique du social et l'angoisse de l'avenir par la valorisation d'un passé qui n'était jusque-là pas vécu comme tel ? En Europe, les demandes mémorielles sont révélatrices d'une société en crise d'identité, sans projet, où règne partout l'instantané. Cette pathologie s'explique en Europe par le fait que nos contemporains, devant la précarité du présent et les incertitudes du futur, auraient besoin de se tourner vers le passé pour y trouver des repères, créer du vivre ensemble et tenter de

retrouver une identité spécifique affaiblie par une mondialisation de plus en plus envahissante. Des auteurs africains, tels André Salifou, recommandent de même à leur continent de tenir compte, au-delà de la nécessaire reconnaissance des ethnies, des diversités des leçons que l'Afrique pourrait tirer de son passé et de capitaliser sur les pratiques sociales des héritages et des empreintes du passé.

2. Lieux de mémoire et oralité

Le support de la mémoire collective et le matériau de la communication écrite sont les conditions essentielles à la cohésion du groupe, à l'identité collective, à la permanence de toute société. Or les civilisations africaines

traditionnelles sont des civilisations de l'oralité (à qui nous ne retirons rien de leur valeur ni de leur dignité). L'usage marginal de l'écriture pose le problème de la production, de la gestion et de la transmission-transcription des savoirs. Les Africains doivent se réapproprier leur passé. Si le temps fait planer l'ombre de la mort sur toute civilisation, comme le notait Hegel, il faut bien dire que les cultures orales y sont objectivement plus exposées et plus sensibles que les autres. Comme le relevait Léopold Sédar Senghor, « l'oralité n'est pas que des langues, mais de toutes les manifestations culturelles négro-africaines ». Cette oralité contient la menace permanente que porte en lui le déroulement du temps

et prend le visage de l'oubli. Le personnel politique (maires et municipalités) possède à cet égard une grande responsabilité.

Conflits mémoriels en Afrique : traite négrière et esclavage, retour vers l'Afrique

Après les indépendances, le souci prioritaire de l'unité nationale et du développement a occulté bien des litiges territoriaux, frontaliers et, en particulier, mémoriels. Dans les sociétés de l'ensemble sahélo-saharien, les populations noires ont souvent été razzées par les Arabes et ont dû se satisfaire à travers les siècles de situations d'infériorité, d'esclavage (encore

actuel), de marginalisation, de stigmatisation et de racisme. Les indépendances ont vu la France donner, dans bien des États de la région, le pouvoir aux populations noires et chrétiennes du Sud à l'encontre d'une domination plusieurs fois centenaire des Blancs arabo-musulmans du Nord. Il se trouve aujourd'hui que l'on continue d'occulter la domination politique qui a accompagné l'islamisation et la soumission qui s'en est suivie.

Pourtant, l'Unesco avait approuvé en 1993 la mise en œuvre du projet appelé « La route des abolitions de l'esclavage et des droits de l'homme ». Gorée, Ouidah, Loango... Autant de lieux où sévit pendant des siècles la traite négrière, responsable de la destructuration économique, sociale et culturelle du continent africain et de la construction intellectuelle du mépris culturel de l'Africain et de la vente d'êtres humains comme des biens meubles : long et terrible crime.

Il n'en reste pas moins que la vision ou la place de la mémoire de l'esclavage reste controversée en Afrique, voire occultée, comme le rappelle fort justement l'historien Elikia M'bokolo. La traite atlantique a retenu l'essentiel de l'attention, mais la traite par le Sahara a été souvent minimisée. Certaines régions ont connu la traite atlantique, un esclavage interne, une traite par le Sahara et la traite orientale. Ces conflits mémoriels ont laissé des traces indélébiles : si Moïse Tshombé se montre hostile à la mise sur pied de l'OUA, c'est au motif que les Arabes ont été des esclavagistes. Un autre Congolais, Mobutu Sese Seko, lance l'idée d'une Ligue des États négro-africains ▶

“ En transformant les récits en texte, les municipalités fixent la mémoire, la transmettent et dynamisent l'identité de leurs administrés. Elles ont aussi la responsabilité de résister à la tentation d'instrumentaliser la conscience ethnique ”

dans les années 1970 excluant les États arabes pour les mêmes raisons. Plus récemment, Boutros Boutros-Ghali a eu toutes les peines du monde à faire passer pour « africaine » sa candidature au poste de Secrétaire général des Nations unies.

En résumé, il n'y a pas de vision consensuelle de l'esclavage en Afrique. Les pays côtiers ont certes une relation « pacifiée » avec le passé de la traite atlantique. Et occultent le rôle des rois négriers. Dans la zone sahélo-saharienne, le rôle de la traite arabo-musulmane est aussi occulté par la majorité noire et chrétienne du Sud, tout comme la persistance de l'esclavage en Mauritanie et au Niger. En Afrique orientale, les relations actuelles avec les États anciennement esclavagistes – États pétroliers de la péninsule Arabique – rendent la discussion de ce conflit mémoriel plus que problématique. Les retours vers l'Afrique au début du XIX^e siècle mettent en présence des anciens esclaves intellectuellement et socialement plus évolués qui bénéficient d'une certaine aisance valorisée dans le contexte de la colonisation. Ce seront les premières élites, parfois enrichies, parfois stigmatisées

et rejetées, employeurs de travailleurs pauvres venant du nord vers les villes côtières. Leurs rapports empêchent aujourd'hui encore toute discussion cohérente sur l'esclavage. La charge affective de ce conflit mémoriel est encore loin de se prêter à des débats académiques. En Afrique, les communautés connaissent le statut traditionnel de chacun et sa provenance. La réussite sociale ne peut effacer les stigmates liés à une ancienne condition (ancienne famille d'esclaves, anciens griots, etc.).

Les conflits mémoriels comportant autant d'enjeux politiques impliquent des approches objectives et dépassionnées qui dépassent de très loin les compétences des maires. Et qui aujourd'hui ne sont pas mûres pour une solution.

Rôle des municipalités

Les municipalités et leurs maires commettraient une erreur sans doute en se tournant exclusivement vers une acceptation courante des lieux de mémoire (bâtiments, musées) définis comme étant liés en général à un événement traumatique intervenu

dans un contexte exceptionnel, comme la traite des esclaves, les génocides ou la colonisation.

Leurs responsabilités sont bien plus grandes. Ils doivent aider à faire passer l'Afrique d'hier à demain. La revisitation du passé et les interrogations qui en découlent reflètent moins une antiquité en déshérence que les besoins d'une histoire nouvelle en train de se forger. Les mairies ne doivent en aucun cas laisser à ceux qui colonisèrent le continent le soin d'écrire la véritable histoire des siècles de domination et moins encore celui d'élever des lieux de mémoire.

Se réapproprier le passé est un devoir sacré pour les mairies

Pour cela, il leur faut certes commencer par répertorier les lieux de mémoire matériels dans leurs aires de compétences en vue de l'établissement d'un patrimoine national dûment authentifié. Mais il s'agit ensuite et surtout de répertorier les pratiques immatérielles (orales) qui ont cours (rituels, traditions et cultures, moyens endogènes de résolution des conflits, sciences

médicales, etc.) et d'en assurer la retranscription sur un support informatique. De nouveaux chantiers immenses s'ouvrent grâce à la révolution informatique. Elle est le support que l'on attendait. Elle va permettre de poser dans une autre perspective les rapports entre écriture et oralité.

En transformant les récits en texte, les municipalités fixent la mémoire, la transmettent et dynamisent l'identité de leurs administrés. Elles ont aussi la

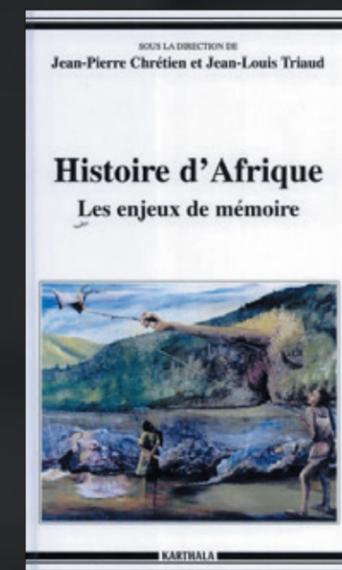
responsabilité de résister à la tentation d'instrumentaliser la conscience ethnique, véritable conflit mémoriel comme on l'a vu dans toute l'Afrique des Grands Lacs et au Kenya en 2008. Et aussi dans tous les États du Sahel entre le tropisme musulman et chrétien de populations blanches et noires.

L'importance de projets d'élaboration de données écrites, d'accumulation des matériaux ne saurait être sous-estimée. De plus, il y a urgence sans nul doute.

L'aménagement d'espaces de mémoire (mémoriaux, équipements muséographiques ou centres de documentation, bibliothèques) procède en général d'une décision politique forte et des collectivités territoriales très impliquées et prêtes à y consacrer des moyens financiers et autres importants. Cette dimension du problème recèle des difficultés non négligeables et parfois réhabilitaires. Cette dimension du problème doit être abordée de prime abord. Des fortunes se sont déjà faites en Afrique et des mécènes devraient être intéressés à participer par leurs contributions à la renaissance d'un continent. Il y a une douzaine de fonds souverains africains à Paris réunissant au-delà de 100 milliards d'euros investis dans des obligations européennes de long terme au rendement sûr mais modeste. Comment ne pas imaginer des projets de redressement historique et culturel qui puissent les intéresser? Les moyens financiers d'action sont le nerf de la guerre. Mais les Mairies doivent être aussi porteuses d'une vision dynamique du vivre ensemble dans la cité. Les lieux de mémoire au sens large seront toujours un moyen de responsabilisation des administrés. Et la résolution de conflits mémoriels ne peut être que porteuse de volonté de réforme et de pragmatisme par rapport à tant de parti pris. Cette résolution passera bien sûr par le respect des symboles de la différence culturelle et de l'appartenance religieuse, seul garant d'une gestion locale apaisée. ◀

Lecture conseillée

Jean-Pierre Chrétien et Jean-Louis Triaud, *Histoire d'Afrique. Les enjeux de mémoire*, Karthala, 1999, 503 pages.





© Droits réservés

**Christian
MONJOU**

Biographie :

Christian Monjou est spécialiste des civilisations anglo-saxonnes. Il a longtemps été professeur de chaire supérieure en khâgne B/L au lycée Henri-IV à Paris et chargé de cours d'agrégation à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Expert référencé à l'APM et par les groupes Germe, il intervient aussi dans le cadre d'HEC Executive Education. Il utilise toujours le détour de l'art pour évoquer des problématiques managériales, telles que le leadership, la relation à l'autre, l'innovation et la concurrence positive, l'interculturel, etc.

Préserver sa différence, son identité & évoluer

Par **Christian Monjou**

Professeur de chaire supérieure de Khâgne au lycée Henri-IV à Paris et à l'École normale supérieure

I CHRISTIAN MONJOU MÊLE SA CONNAISSANCE DE LA CIVILISATION AMÉRICAINE ET DE L'ART POUR NOUS PROPOSER UNE TROISIÈME VOIE, ENTRE LE MELTING-POT ET LE SALADIER !

Du melting-pot au saladier

Il est intéressant de commencer par la compréhension des communautés aux États-Unis. Les immigrants sont venus dans ce pays pour des raisons politiques, religieuses, économiques. Ils ont fui des conditions difficiles voire invivables pour vivre le rêve américain. Le rêve partait d'une réalité, c'était la possibilité d'avoir une terre, de gérer sa propre vie. Dans *West Side Story* et la chanson « America », on voit les filles chanter le rêve américain et les garçons en douter. Le rêve américain est un défi lancé aux individus. Ce rêve a nié les communautés d'origine au profit d'une réussite individuelle. Plus un immigrant renonçait à ce qu'il avait été, plus il avait une chance de s'en sortir. On s'intégrait en renonçant à sa langue maternelle et les enfants en voulaient à leurs parents de parler la langue ancienne, c'était le melting-pot.

Aujourd'hui, il y a une tendance à préserver la langue, à reconstituer des communautés. On recherche l'intégration sans nier les origines,

c'est un choc en retour, on n'est plus dans le saladier où chaque ingrédient est présent ! C'est très net à propos des Indiens. On constate une fierté du sang et de la culture indienne qui rejoint un courant de sobriété dans l'utilisation des ressources naturelles.

Ce mouvement inverse est sans doute dû à la difficulté qu'a l'Amérique d'intégrer les nouveaux venus et de proposer un rêve. ►



« America » dans *West Side Story*, Broadway, 1957.



© Christie's Images/Corbis

Sans-titre, Jean-Michel Basquiat, 1982.



Pensée

La diversité des identités est une richesse : l'éclairage de Jane Addams

L'équilibre est toujours difficile entre préserver sa différence et s'y enfermer. Il y a une personne qui peut nous éclairer pour avancer dans notre réflexion c'est Jane Addams. Cette femme était une sociologue philosophe américaine « obsédée » par la préservation, l'intégration, l'évolution des communautés. Elle est allée à Londres et a été frappée par l'action d'Arnold Toynbee dans le domaine de l'aide sociale et du développement individuel et collectif. Elle a créé en 1889,

un centre d'oeuvre sociale à Chicago, le « Hull House » avec comme ambition que les communautés d'immigrants s'intègrent sans renier leurs origines. Elle souhaitait que l'intégration se fasse sans aliénation de l'identité culturelle. Pour elle, il était essentiel que les communautés se respectent, il pouvait y avoir un défaut d'intégration par aliénation culturelle.

Par exemple, à intervalles réguliers, elle organisait des repas où une communauté faisait la cuisine, le repas suivant c'était une autre communauté, même chose pour le théâtre et la musique. Elle cherchait à développer une fierté

de ses origines, sans « écraser les autres ». À partir de leurs différences, les communautés d'immigrants étaient invitées à créer une société commune. Des grands intellectuels, comme Franck Lloyd Wright, ont été invités à tenir des conférences. Elle a mis en place de nombreuses actions de développement social (crèches, formation des femmes...). La langue anglaise commune permettait d'accéder à autre chose et d'être un pont entre les communautés.

Il y avait pour elle un double mouvement : un approfondissement de son identité pour que chacun sache qui il est, qui permet d'être reconnu par les autres, mais qui permet aussi d'accepter l'autre dans son identité et sa différence.

Actuellement, la francophonie dans le Sud des États-Unis se perçoit peut-être comme exclue. À travers sa demande, elle dit : « Le fonctionnement social sera plus pauvre, moins riche, si nous sommes exclus. » On retrouve l'esprit de Jane Addams. Mais il faut se rendre compréhensible et partageable pour que l'identité soit vécue comme une richesse.

Un bien commun supérieur

Il est nécessaire d'avoir une vision politique des valeurs pour unifier les différences vers un futur positif réaliste. On retrouve l'importance du rêve américain, mais ce rêve existe-t-il encore ? N'est-il pas fragilisé ? Y a-t-il un rêve américain qui naît de la réalité, y a-t-il de nouvelles terres à défricher ? Il y a clairement une responsabilité de l'ordre du politique dans le développement des identités et l'intégration dans un bien commun supérieur.

Mémoire-métissage et création : voie d'avenir pour la créativité et l'innovation

Il y a un artiste, qui est une illustration de ce mouvement, c'est Jean-Michel Basquiat – artiste peintre américain d'origine tahitienne et portoricaine. Il a créé un corpus d'œuvres avec une cohérence assez nette. Son œuvre est un travail de métissage. Il fait un mélange de masques, de totems... (voir p. 20) Il combine des choses qu'il préserve en les imbriquant, c'est très créole et très américain. On est dans le « et » qui intègre et non dans le « ou » qui exclut. Il y a un autre exemple qui a fait l'objet de nombreuses variations, c'est *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet, on reconnaît clairement l'œuvre initiale et on voit les variations.

Dans un temps et un espace multiculturel, le métissage est clairement un moyen d'innover.

Pour créer, il faut parfois plonger dans le vide (figure du plongeur grec, ci-contre). L'artiste renonce à une tradition installée et plonge dans une autre tradition perdue qui lui paraît plus vitale. La peinture de Basquiat hurle dans ses couleurs et dans ses lignes, sa créativité est perçue comme nouvelle, elle plonge en fait dans une tradition perdue, la tradition *beat* intégrant des aspects caribéens. C'est la réintégration de ce qui était perdu et exclu. La plongée dans l'inconnu, la découverte d'une autre culture n'est plus une menace, quand je suis sûr de moi. Lorsque l'on est en doute sur soi-même, on ne peut pas facilement accepter les autres. On retrouve la nécessaire fierté de son identité, pour s'ouvrir à l'autre. ◀



Le Déjeuner sur l'herbe, Pablo Picasso, 1960.

“ Un approfondissement de son identité pour que chacun sache qui il est, qui permet d'être reconnu par les autres, mais qui permet aussi d'accepter l'autre ”



Tombe du plongeur, Paestum, peut-être vers 480 av. J.-C.



La Hull House à Chicago.



Le 3 avril 1994, le leader du Congrès national africain, N. Mandela, et le président sud-africain F. W. de Klerk dans la Moria en Afrique du Sud.

Développer une attitude de dialogue en situation de conflit mémoriel

Par **Pierre d'Elbée**
Docteur en philosophie



Pierre D'ELBÉE

Biographie :
Pierre d'Elbée est docteur en philosophie à l'université de Paris Sorbonne sur l'éthique du sacrifice dans les sociétés traditionnelles et dans la cité grecque. Il est spécialiste de René Girard. Il s'intéresse tout particulièrement aux questions d'éthique, de changement et de coopération.

IL'EST ENTENDU. LE CONFLIT ENTRE DEUX GROUPES SOCIAUX EST DIFFICILEMENT RÉCONCILIABLE, PARCE QU'IL SE FONDE SUR DES IDENTITÉS IRRÉDUCTIBLES. CHAQUE GROUPE SE RÉFÈRE À UNE MÉMOIRE D'ÉVÉNEMENTS QU'IL AFFECTIONNE ET VALORISE, ET QUI FONDE SA FIDÉLITÉ COMME UN PATRIMOINE AUQUEL IL NE PEUT RENONCER SANS TRAHIR QUELQUE CHOSE D'ESSENTIEL POUR LUI. FAUT-IL S'ARRÊTER À CE CONSTAT ? FAUT-IL CESSER TOUTE RELATION ENTRE GROUPES MÉMORIELS OPPOSÉS ? FAUT-IL SE RÉSOUDRE À UNE STRATÉGIE D'ÉVITEMENT, SEUL ESPOIR DE CONCORDE ENTRE GROUPES DIVERGENTS DÉTERMINÉS À DÉFENDRE LEUR MÉMOIRE COMME UN BIEN PRÉCIEUX LÉGITIME ? QU'EN EST-IL DE LA PLACE DU DIALOGUE DANS CET UNIVERS CONTRAINT ? PEUT-ON ENCORE PENSER LA COOPÉRATION ENTRE GROUPES FORCÉMENT CONCURRENTS VOIRE HOSTILES ? I

L'expérience de Nelson Mandela

Le réalisme plaide évidemment pour une extrême prudence, tant il est vrai que la mémoire des peuples est un conflit potentiel, que l'émotion est ici présente, et que la fierté d'appartenance peut facilement dégénérer en contagion violente, avec ses risques de boucs émissaires, de victimes, et même de chaos. On ne plaisante pas avec les mémoires.

Il existe cependant des scénarios plus optimistes. Celui de Nelson Mandela nous importe particulièrement, tant le personnage bénéficie d'une image exceptionnelle en termes de service héroïque d'un vivre ensemble respectueux des droits de tous. « Dans la vie

de tout individu, de toute famille, de toute communauté et toute société, la mémoire est d'une importance fondamentale », reconnaît-il. « C'est la source de l'identité » (NF 89). Or il arrive qu'entre les communautés, ce soit la guerre, et ce n'est pas pour rien que l'avant-dernier chapitre de son autobiographie s'intitule « Parler avec l'ennemi ». Comment l'expérience de Nelson Mandela peut-elle nous parler ? Sans prétendre épuiser le sujet, il est utile ici de repérer quelques grandes lignes de sa pensée.

Dialoguer ou s'affronter

D'abord, il faut peut-être remarquer que le dialogue se révèle souvent incontournable. Généralement, l'alternative n'est pas

entre le dialogue et l'évitement, mais entre le dialogue et l'affrontement. « Si nous n'engagions pas rapidement le dialogue, les deux parties seraient rapidement plongées dans la nuit de l'oppression, de la violence et de la guerre » (LC 632). La question était donc de savoir comment s'y engager. ►

Un chemin de vie libérateur

La capacité de dialoguer sur un sujet à coût émotionnel fort, en se respectant et en respectant l'autre, est un véritable chemin de vie libérateur. Dans une relation conflictuelle ou potentiellement conflictuelle, on peut choisir l'évitement, l'agression, la manipulation par la séduction, le chantage, le mutisme (forme de violence). S'affirmer en respectant complètement l'autre s'impose comme une attitude à cultiver, qui nous amène à connaître notre identité, ce que nous voulons et à s'ouvrir à l'altérité, l'étranger et chercher une vision commune en respectant les différences.



Le rapport de forces entre deux communautés peut être si fort qu'il semble effectivement impossible d'entamer un dialogue digne de ce nom. L'idée même de dialogue est parfois malvenue. Prendre l'initiative de discussions peut déjà apparaître par sa propre communauté comme une capitulation (LF 645). C'est dire que le dialogue suppose un véritable changement des personnes et de leur état d'esprit. Or « l'une des choses les plus difficiles n'est pas de changer la société mais de se changer soi-même » (NF 83). Que faut-il changer en soi pour rendre le dialogue possible ?

Mettre les différences au service d'un bien supérieur

Le dialogue ne sert pas à montrer à l'autre qu'on a raison, mais à progresser ensemble. Il ne s'agit pas de vaincre l'autre par ses raisonnements aussi légitimes soient-ils, mais de mettre nos différences au service d'un bien supérieur. Même si c'est très difficile, il est possible de faire des efforts communs (NF 73) pour venir à bout d'injustices. On a souvent fait le reproche d'optimisme à Mandela en la matière, mais il s'en défend en parlant plutôt d'une « qualité » (CMM 280) : « C'est une bonne chose de partir du principe que les autres sont intègres et honorables, parce que vous attirez l'honnêteté et l'honneur si vous les recherchez chez les gens avec qui vous travaillez. »

On voit par là que l'esprit du dialogue suppose un véritable leadership de la part de ceux qui l'initient, avec un mélange de rigueur et de douceur. La rigueur est la part combative de

Nelson Mandela, qui affirme que « nous nous battons pour une société où les gens cesseront de penser en termes de couleurs » (NF 11). Le message est clair, on ne fait aucune concession sur les fondamentaux, en l'occurrence le système de l'apartheid, désigné comme l'ennemi à abattre. Cette base claire et solide donne confiance à son camp. Elle doit être exprimée avec calme, politesse, mais aussi avec ouverture (NF 62). L'ouverture réside dans le fait que le leader oriente son combat vers la défense d'une humanité commune dans laquelle tout le monde peut se reconnaître (NF 72), sans développer d'ego excessif (NF 76), mais en donnant une image juste de soi-même et de la position que l'on défend (CM 40). La rigueur se voit également dans le fait que Nelson Mandela se montre exigeant quant aux conditions d'une négociation (LC 637), à sa préparation, au respect des personnes, même de ses geôliers (CMM 205-6). En ce qui concerne les conditions de négociation, voici la ligne directrice qu'il présente à son interlocuteur : « Seul un homme libre peut négocier. Les prisonniers ne peuvent pas établir de contrat [...] Je ne peux m'engager à rien tant que vous, le peuple, et moi, nous ne sommes pas libres. Votre liberté et la mienne ne peuvent pas être séparées » (LC 630). Toujours cette idée que le combat contre son ennemi se fait au nom d'une raison supérieure à laquelle l'ennemi peut se joindre : « L'opresseur doit être autant libéré

que l'oppressé » (NF 44).

S'asseoir et parler

Cette fermeté s'associe à la douceur. La non-violence est une stratégie plus efficace et durable. La violence est un pis-aller, à n'utiliser que lorsqu'on ne peut pas faire autrement. La paix est à la fois le terme d'un combat et l'arme la plus efficace (NF 78). La violence ou la paix ne sont pas tant des nécessités que des choix. Pragmatique, Nelson Mandela reconnaît que la violence n'est pas toujours contournable. Mais qu'elle fait tôt ou tard place à des moments de répit, d'hésitation où il faut savoir prendre l'initiative du dialogue (NF 64). « La meilleure arme est de s'asseoir et de parler » (NF 59). Cette non-violence « stratégique » (NF 24) intègre la réconciliation à l'intérieur du combat : « La réconciliation a toujours été intégrée dans notre combat. Elle était un moyen de combattre autant que la fin vers laquelle nous tendions » (NF 65). L'idée est que tout problème peut trouver une solution négociée, du moment que les deux partis le désirent vraiment (NF 56). Cela suppose deux choses : que l'on renonce au procès d'intention et que l'on accepte de découvrir du bien dans l'autre. « Ennemis historiques, nous avons réussi à négocier une transition pacifique de l'apartheid vers la démocratie parce que nous étions préparés à reconnaître la capacité essentielle de faire le bien chez l'autre » (NF 57). En outre, c'est l'œuvre du

leader de repérer « les hommes et les femmes de bonne volonté dans toutes les communautés [...] ». Le devoir d'un vrai chef est d'identifier ces hommes et ces femmes et de leur confier la tâche de servir la communauté » (CMM 426) ; de telle façon que les intérêts particuliers soient intégrés dans une vision supérieure : « La première tâche d'un dirigeant est de bâtir une vision, la seconde est de se trouver les partisans qui l'aident à mettre en œuvre sa vision, ainsi que des équipes efficaces qui maîtrisent le processus » (CMM 365).

Connaître avant de juger

Il est intéressant de noter que Nelson Mandela, quand il entame ses négociations avec les responsables gouvernementaux d'Afrique du Sud, est étonné du fait que parmi ses interlocuteurs, peu connaissent vraiment bien l'ANC. Il se voit donc obligé, avant toute négociation, de décrire précisément l'organisation, ses objectifs et sa doctrine, pour que ses interlocuteurs puissent juger en connaissance de cause. Il y a là l'une des grandes causes des conflits, à savoir la méconnaissance, l'ignorance ou les malentendus qui bien souvent viennent empoisonner la négociation et alimenter des procès d'intention (LC 645-646).

Écouter

Il est tout aussi étonnant de remarquer la satisfaction de Nelson Mandela devant M. De Klerk qui l'écoute : « D'abord je me rendis compte que M. De Klerk écoutait ce que j'avais à dire. C'était une expérience nouvelle. En général, dans les

conversations avec les responsables noirs, les dirigeants du Parti national n'entendaient que ce qu'ils voulaient bien écouter, mais Monsieur de Klerk semblait faire un effort pour vraiment comprendre » (LC 669). L'attitude d'écoute est évidemment indispensable pour déclencher un vrai dialogue, et il semble qu'elle ne soit pas aussi répandue qu'on pourrait le croire, malgré l'enjeu considérable de paix civile attaché à une telle négociation.

Être prudent et rester intègre

Pour finir, il faut souligner la nécessaire distance qui existe entre le responsable du dialogue et les siens, qui voient ses interlocuteurs « ennemis » en secret, qui prennent des risques, qui

sont obligés d'avancer, de parler au nom des siens, sans nécessairement leur avoir tout dit... « Je n'ai parlé de ma rencontre avec personne. Je voulais que le processus s'engage avant d'en informer qui que ce soit. Parfois, il est nécessaire de présenter à ses camarades une politique qui est déjà un fait accompli. Je savais qu'une fois qu'ils auraient étudié attentivement la situation, mes camarades [...] me soutiendraient... » Pour initier un dialogue à grande échelle, il faut savoir le commencer en petit comité et discerner la ligne étroite entre loyauté vis-à-vis des siens et marge de manœuvre pour s'adapter à ses interlocuteurs. Cela suppose une grande maturité, faite de prudence et d'intégrité. N'est-ce pas l'une des caractéristiques des grands leaders ? ◀

L'écoute, un art plus qu'une technique

L'écoute s'oppose à la dispersion mentale, c'est savoir accueillir dans son intégrité une personne, lui donner la possibilité de s'accueillir elle-même. Écouter, c'est abandonner tout a priori, faire preuve de discernement et chercher ce qui se cache dans le cœur des mots. Écouter, c'est instaurer un climat de sécurité basé sur la confiance, qui va permettre à la personne d'affronter d'un point de vue émotionnel ses vraies difficultés. C'est croire en la capacité, si minime soit-elle, de la personne de progresser. C'est aussi un art, en ce sens que la relation établie est une création continue et fugitive entre deux personnes.

Les citations et références sont extraites de l'autobiographie de Nelson Mandela *Un long chemin vers la liberté* (LC), notamment le chapitre « Parler avec l'ennemi » son recueil de citations *Notes to the future* (NF) et *Conversations avec moi-même* (CMM).

“ L'alternative n'est pas entre le dialogue et l'évitement, mais entre le dialogue et l'affrontement ”

S a g e s s e d u m o n d e

Emporte dans ta mémoire, pour le reste de ton existence, les choses positives qui ont surgi au milieu des difficultés. Elles seront une preuve de tes capacités et te redonneront confiance devant tous les obstacles
Paulo Coelho
Écrivain

Les mythes sont les âmes de nos actions, les fables font bouger les peuples. Il n'y a pas d'histoire sans quelque chose de fabuleux
Régis Debray
Écrivain

L'art sort de la tombe. Si le grain ne meurt, il ne porte pas de beaux fruits
Michel Serres
Philosophe

Il y a une unité, une continuité, un fil directeur, un point de fuite. Pour le mettre à jour il faut un peu d'imaginaire
Régis Debray
Écrivain

Nous nous battons pour une société où les gens cesseront de penser en termes de couleurs
Nelson Mandela
Homme politique

Quand la mémoire va chercher du bois mort, elle ramène le fagot qui lui plaît
Birago Diop
Écrivain

À Saint-Denis vivent 136 nationalités différentes, l'obligation, le défi est de faire en sorte que cette population puisse produire du commun
Patrick Braouezec
Homme politique

La mémoire est, par-dessus tout, une affaire de responsabilité à l'égard de quelque chose dont on n'est pas souvent soi-même l'auteur
Achille Mbembe
Docteur en histoire

La mémoire, ce passé au présent
François Chalais

Des politiques de la mémoire exigent de penser en termes de territoires : lieux de mémoire, groupes, traces matérielles auxquelles il s'agit de donner sens
Michel Wieviorka
Sociologue

Un peuple qui oublie son passé se condamne à le revivre
Winston Churchill
Homme politique

Grâce à la topographie d'une ville, c'est toute votre vie qui vous revient à la mémoire par couches successives
Patrick Modiano
Écrivain

La mémoire permet de se projeter au nom d'une continuité et d'acquiescer parfois chèrement payés
Frédéric Charillon
Universitaire

La mémoire est à la base de la personnalité individuelle, comme la tradition est à la base de la personnalité collective
Miguel de Unamuno
Poète

Plus je me remémore, plus le vécu d'autrefois s'enrichit et se diversifie, comme si la mémoire ne s'épuisait pas
Jorge Samprun
Écrivain

La reconstruction du sens implique la reconstruction de récits
Danielle Tartakowsky
Historienne

Il faut repartir du dissensus, du différend des mémoires et des histoires : honorer le désaccord, la dispute dans ce qu'ils ont de formateur pour le citoyen
Olivier Abel
Philosophe

J'ai une mémoire excellente mais je ne me souviens pas des choses comme elles sont
Paul Claudel
Dramaturge

La mémoire est aussi menteuse que l'imagination, et bien plus dangereuse avec ses petits airs studieux
Françoise Sagan
Écrivaine

La mémoire est l'avenir du passé
Paul Valéry
Philosophe

J'ai l'impression qu'aujourd'hui la mémoire est beaucoup moins sûre d'elle-même et qu'elle doit lutter sans cesse contre l'amnésie et contre l'oubli
Patrick Modiano
Écrivain

L'une des choses les plus difficiles n'est pas de changer la société mais de se changer soi-même
Nelson Mandela
Homme politique

Plus vous saurez regarder loin dans le passé, plus vous verrez loin dans le futur
Winston Churchill
Homme politique

Il y a cette peur de concevoir une identité qui soit plurielle. La tentation est toujours de voir l'identité comme fixe
Benjamin Stora
Historien



Regarder le positif dans son histoire pour se développer



Lucie MANDEVILLE

Biographie :
Lucie Mandeville est psychologue, conférencière et intervenante dans les médias. Elle est l'auteure de livres à succès dont *Le bonheur extraordinaire des gens ordinaires*. Elle est professeure titulaire au département de psychologie, à l'université de Sherbrooke.

LE THÈME « MÉMOIRE ET DÉVELOPPEMENT » POSE LA QUESTION DU CHANGEMENT : EN PARTICULIER DU CHANGEMENT PERSONNEL, CAR UNE VILLE N'EST PAS UNE ABSTRACTION, ELLE EST D'ABORD CONSTITUÉE ET ANIMÉE PAR DES PERSONNES, DES ÉLUS, DES CITOYENS. LE DÉVELOPPEMENT ET LE CHANGEMENT AU NIVEAU DES COMMUNAUTÉS, AU NIVEAU DE LA VILLE SUPPOSENT UN CHANGEMENT D'ABORD AU NIVEAU DES PERSONNES. LUCIE MANDEVILLE DÉVELOPPE POUR NOUS SON APPROCHE RÉJOUISSANTE, DANS UN DIALOGUE CHALEUREUX ET VRAI. |

Entretien réalisé par **François de Montfort**
Consultant

Quand on pense développement et amélioration, on pense à la correction des erreurs, à l'amélioration des points faibles, à la prise de conscience de ses limites. L'éducation, mais aussi la psychanalyse et la psychiatrie développent une vision souvent pathologique, mettant en valeur la dimension souffrante dans l'histoire de la personne. La psychologie positive vient apporter un autre éclairage, un peu en réaction à cette vision. Ce n'est pas une mode, car elle plonge profond dans notre humanité et rejoint les recherches actuelles en neurologie.

Comment se développer à partir de ses points forts ?

Demandons-nous d'abord : qu'est-ce qu'un point fort ? Il existe des choses faciles, agréables, confortables pour nous. C'est là où nous allons pouvoir identifier nos points forts. On parle souvent de développement de compétences, il vaudrait mieux regarder là où on est fort, travailler ce qui est déjà là et développer notre potentiel.

Cette approche à partir des forces va développer une énergie, mobiliser pour l'action, et ainsi permettre de réaliser des chan-

gements dans sa vie. S'il n'y a pas une exploration de ses forces, on peut sombrer dans l'apathie. Il existe en psychiatrie un ouvrage de référence : le DSM, le manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. En psychologie positive, l'équivalent existe : *Character, strengths and virtues* de Christopher Peterson et Martin Seligman, qui fait la classification de 24 forces, tempérance, altruisme, curiosité...

Une force n'est pas une caractéristique intangible d'un être humain, opposé à une faiblesse, l'être humain est un dans toute ►



sa complexité avec une intrication mystérieuse des forces et faiblesses. Par exemple, une personne peut être dépendante affectivement, mais ce n'est pas une caractéristique immuable, elle est contextuelle. Cette dépendance, ce n'est pas la personne, c'est l'état de la personne avec une autre personne bien précise. La dépendance n'est d'ailleurs pas négative, elle correspond à un besoin narcissique qui, sans être continu, est nécessaire de temps en temps pour se réassurer.

Face à une difficulté récurrente, on peut demander à la personne à quel moment elle a pu mettre en œuvre une réponse contraire à son comportement habituel, on peut étudier aussi une difficulté dans un domaine, comment transposer un comportement positif que l'on a eu dans un autre domaine. On peut développer des comportements positifs dans un domaine, par exemple le sport, transposables dans d'autres domaines de la vie. Le positif éclaire le négatif et donne des pistes pour se sortir de difficultés récurrentes.

Revoir ses erreurs ou ses traumatismes passés, jusqu'où ?

Il est bien sûr utile de faire un travail sur son passé pour essayer de ne pas reproduire les erreurs et se libérer des traumatismes. Mais il y a certaines personnes qui font ce travail et qui s'en servent comme excuse pour expliquer pourquoi ils sont comme cela. On peut rester accroché à ce passé et devenir passif-agressif, c'est-à-dire être en colère et ne pas passer à l'action. Essayer de voir clair dans son passé, d'accord, mais il faut s'intéresser au présent, au futur et faire un pas en avant.

« Cette approche des forces va développer une énergie, mobiliser pour l'action, et ainsi permettre de réaliser des changements dans sa vie »

Pourquoi avons-nous cette tendance à voir le négatif et même à se culpabiliser pour nos erreurs passées, y compris celles de nos ancêtres ?

Nous sommes « câblés » pour la négativité. Il y a une région dans le cerveau où se logent les aspects de peur et d'agressivité. C'est la région la plus primale qui fonctionne sans réflexion, c'est une région utile qui nous met en alerte face aux dangers. Mais a-t-on plus raison de se méfier que de faire confiance ? On se rend compte que l'altruisme est aussi une dimension instinctive, nous avons spontanément envie d'aider quelqu'un en difficulté.

Concernant la culpabilité, il y a un texte dans la Bible qui parle d'un aveugle né. Les gens demandent s'il est aveugle parce que ses ancêtres ont fauté...

Il y a une culpabilité forte chez l'homme, innée ou due à l'éducation. Les religions ont pu exploiter cette tendance pour asseoir leur pouvoir, en contradiction avec les messages spirituels essentiels qui donnent une vision plus positive de l'homme.

Comment transposer la démarche positive au dialogue entre communautés ?

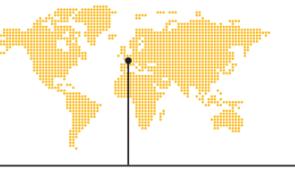
Une communauté doit partager ce qu'elle est, ses moments heureux, malheureux, son génie

propre et ses difficultés. Une image trop forte et parfaite va faire vivre l'altérité comme une menace et empêcher le dialogue.

Il ne faut donc pas trop pousser une affirmation identitaire forte, comme sur Facebook où l'on donne une vision très glamour de soi-même. Celui qui reçoit cette image se met en comparaison, négative bien sûr. On s'imagine l'autre parfait et cela nous met en difficulté. Un thérapeute, par exemple, peut se mettre en position basse pour permettre à l'autre de s'ouvrir.

Les communautés peuvent se rejoindre sur des universaux. Il existe des valeurs, des aspirations qui transcendent toutes les communautés, c'est sur cela que l'on peut bâtir, sur l'essentiel. Imaginez-vous avec une autre personne à la veille de la mort, vous parleriez de l'essentiel, vous sauriez trouver les mots, même si elle est très loin de vous et que les différences culturelles sont grandes.

Mes recherches en psychologie positive sont un exemple de croisement de cultures : l'approche de la psychologie positive est essentiellement américaine, pragmatique et positive, elle rencontre une culture francophone peut-être plus intérieure et nuancée. Le mix des deux donne un métissage intéressant, qui est plus que la somme des deux cultures. ◀



Se renouveler tout en gardant ses bases

Par Couli Jobert
Directrice de création

I COULI JOBERT CRÉE DES OBJETS, ELLE TRAVAILLE LA MATIÈRE POUR UNE ENTREPRISE RÉPUTÉE POUR SON ESTHÉTIQUE ET SON RESPECT DU SAVOIR-FAIRE TRADITIONNEL. ELLE NOUS DÉCRIT LE RÔLE DE LA MÉMOIRE DU MÉTISSAGE DANS SA CRÉATION. COULI SE QUALIFIE DE TRADITIONNELLE ET NON CONVENTIONNELLE. I

Une tradition est une bonne recette, cela permet de ne pas partir dans le vide lorsque l'on crée. On peut se renouveler tout en gardant les bases. Dans tout métier on tire parti de ce qui a marché, mais on refait les choses « à sa sauce ».

Pour créer, la mémoire ne gêne pas, il en faut beaucoup au contraire. Il y a le plaisir de se souvenir, on va parfois dans les archives et cela déclenche quelque chose que l'on ne cherchait pas. La création passe parfois par des ruptures, mais il n'y a pas de règles pour la rupture, chacun a sa manière de fonctionner, qui ne s'explique pas.

Certains font beaucoup de recherches, personnellement, je cherche plutôt à ne pas accumuler, plutôt à me désencombrer. Un créateur est un vagabond, curieux sur plein de choses, les éléments sont glanés à droite à gauche. Il faut être ouvert à la surprise. Après cela, il mélange. Glaner et combiner sont ses axes directeurs. La mémoire est importante pour ne pas répéter les mêmes erreurs,

ne pas subir. On peut combiner un événement négatif avec quelque chose de positif et créer quelque chose de fantastique.

Créer pour une entreprise demande de s'adapter, il y a une matière, un marché, un usage, ce qui donne à la création des garde-fous. Cela doit plaire. Il faut que la création rentre dans une histoire, une perspective et arrive au bon moment. Ceci dit, je sais d'instinct si ma création est juste, même si je ne sais pas très bien pourquoi. L'influence française dans les pays non colonisés par nous et émergents est importante. Notre histoire et notre patrimoine font rêver, mais on ne sait pas valoriser ce passé.

Est-ce que la mondialisation a tué la diversité ? Tout le monde se ressemble et personne ne se ressemble. Il y a beaucoup de mimétisme, les gens perdent leur personnalité, deviennent endormis par la télévision. Mais on est devenu métis, et avec nos mélanges, on fera des choses nouvelles. De ce métissage, naîtra une diversité.



Couli JOBERT

Biographie :
Couli Jobert est conseillère en image, directrice de création de la maroquinerie pour Hermès, et créatrice et gérante de la marque Pinceloup.



Tahitiennes en robe de mission entre 1880 et 1889.



Racines africaines et rameaux américains

Procession dans le quartier de Tremé de La Nouvelle-Orléans.

Par **Frédéric Sylvanise**,
Maître de conférences

La musique associée à un espace

Une musique est associée à une ville, un espace, un territoire: on parle du blues rural dans le Mississippi et le Tennessee, du blues électrique à Chicago, du rap à New York ou à Los Angeles. La motown est associée à Detroit, Stax à Memphis (Tennessee), la country aux Appalaches, à Nashville. Ces musiques ne sont donc pas associées uniquement à une communauté, mais aussi à des lieux et des époques.

Les ruptures, les croisements, les genres nouveaux

Le gospel, le blues, le jazz sont des « branchements » (pour employer un terme cher à l'africaniste Jean-Loup Amselle), des greffes qui prennent sur un autre

tronc culturel: les esclaves, les populations déplacées de force ne pouvaient pas garder leurs rites culturels, elles ont alors greffé certains aspects des musiques africaines (mode du répons dans le chant, rythmes) sur les hymnes protestants par exemple dans un processus de création complexe. Ces populations ont sublimé leur souffrance en intégrant certains vestiges de leur culture à une autre culture. L'Afrique est clairement à la racine de nombreuses musiques majeures du XX^e siècle. La musique américaine a en retour beaucoup influencé la musique africaine depuis les années 1960.

Les fameuses blue notes que l'on trouve dans le jazz prennent très probablement leur origine dans les gammes pentatonales africaines. Le répons (dialogue entre les chanteurs ou les instruments) est un trait caractéristique de quasiment toutes les musiques

africaines-américaines, des chants d'esclaves jusqu'au rap. Le jazz, qui apparaît au tournant du XX^e siècle, est au départ en grande partie une parodie de la musique et des fanfares militaires. Les instruments à vents des fanfares militaires sont détournés dans le jazz. Certaines musiques africaines ont une forte dimension percussive qui se retrouve dans le jazz, puis plus tard dans le rhythm'n'blues, le funk et jusque dans le rap aujourd'hui, dans une sorte de continuum. Le mouvement free-jazz, à partir de la fin des années 1950, associe de manière explosive des considérations politiques et esthétiques et reconfigure en profondeur les caractéristiques rythmiques, harmoniques et mélodiques de cette musique.

Il y a en quelque sorte métissage ou « branchement » dans la mesure où quelque chose de neuf surgit de la transformation

Un quartier, le Tremé

Cet ancien quartier « chaud » de La Nouvelle-Orléans a donné lieu à une célèbre série télévisée où la musique joue un rôle central. Le Congo Square (place centrale du quartier) est maintenant muséifié et on y rencontre surtout des touristes. La musique dans cet espace est « morte », la musique vivante se trouve dans les marges, les lisières, les périphéries.

de deux langages déjà existants (la musique africaine et la musique européenne) qui se fertilisent mutuellement. Il ne s'agit pas de fusion, mais d'un lent travail de détournement et de récréation.

Le rôle de la musique dans le développement urbain

La musique peut être un facteur de vivre ensemble et d'ouverture au monde. Des musiciens auparavant cantonnés dans un pays peuvent être aujourd'hui entendus dans le monde entier. La musique est sans doute l'art le plus facilement « transportable. » Et les mélanges musicaux sont rendus encore plus aisés. Par exemple, le raï influence la musique française, la musique indienne influence la musique anglaise. Certaines musiques cubaines sont devenues accessibles partout grâce au Buena Vista Social Club et à l'activisme de l'Américain Ry Cooder qui a relancé ces musiciens à la fin de leur déjà très longue carrière.

Les festivals, si possible gratuits, donnent accès au plus grand nombre à la musique. On peut créer des festivals pour faire découvrir les musiques des communautés de sa ville, il s'agit de faire un choix d'inclusion, pour sortir des communautarismes. On peut aller plus loin et encourager les orchestres mixtes entre communautés, comme l'a fait Daniel

Barenboïm avec son orchestre israélo-palestinien, montrant ainsi la voie. Il faut tâcher de ne pas trop muséifier la musique. Autant il peut être utile d'archiver et de conserver, autant il est indispensable d'aider des formes musicales nouvelles à vivre en même temps. Le rôle des subventions est essentiel, car il peut permettre à tous de pouvoir s'exprimer. Il ne faut pas perdre de vue qu'au départ la musique jazz était quelque chose de convivial: on venait prendre un verre, manger et éventuellement danser en écoutant de la musique. La musique noire est associée à une certaine idée de la sociabilité qui n'est pas celle du concert classique. Une politique culturelle doit à la fois chercher à conserver sans folkloriser, et encourager la nouveauté en créant des lieux de vie dans des espaces dédiés.

La musique peut devenir un langage commun qui touche à l'universel, qui relie les gens entre eux. Elle peut être un puissant levier pour le « vivre ensemble ». ◀

La note bleue



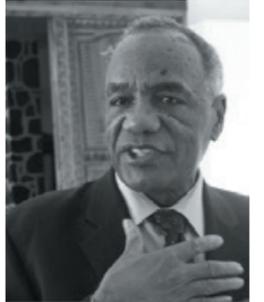
C'est une altération descendante (un bémol) qui se trouve dans le système pentatonique africain. Ce système s'est confronté au système tonal européen. Blue vient de *blue devils* qui signifie idées noires et qui illustre la nostalgie et la tristesse dans une histoire personnelle.



Frédéric SYLVANISE

Biographie :

Frédéric Sylvanise est un ancien élève de l'École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud. Il enseigne actuellement la littérature américaine et la traduction à l'université Paris 13 de Villetaneuse. En 2009, il a publié une monographie sur le poète africain-américain Langston Hughes intitulée *Langston Hughes : poète jazz, poète blues* (ENS Éditions). Il consacre l'essentiel de sa recherche aux rapports entre poésie et musique.



André SALIFOU

Biographie :
Né en 1942 à Zinder (Niger), le professeur émérite André Salifou est un historien de formation. De 1964 à 1991, il se consacre essentiellement à l'enseignement et à la recherche. Il préside, en 1991, la Conférence nationale souveraine du Niger et le Haut Conseil de la République (Assemblée nationale de transition démocratique) de 1991 à 1993. Il se consacre ensuite à des fonctions ministérielles et parlementaires. Depuis 2000, il intervient comme médiateur dans les pays en crise, au nom d'organisations multilatérales internationales ou régionales (Organisation Internationale de la Francophonie, Organisation de l'Unité africaine, Commission de l'union africaine, Programme des Nations unies pour le développement en Haïti). Aux Comores, à Madagascar, en Côte d'Ivoire, en Haïti, il contribue ainsi au plus haut niveau à la réussite des processus de réconciliation. Depuis avril 2010, le professeur André Salifou est conseiller spécial, avec rang de ministre, à la Présidence de la République du Niger.

Redécouvrir le passé pré-colonial de l'Afrique pour construire le monde de demain



Ruelle de la vieille ville de Zinder.

Par André Salifou

Intellectuel et homme politique nigérien

LE SPÉCIALISTE DE L'HISTOIRE AFRICAINE, ANDRÉ SALIFOU EXPLORE LE PASSÉ PRÉ-COLONIAL ET NOUS FAIT DÉCOUVRIR LA SAGESSE ET LA MATURITÉ DE L'EMPIRE MALIEN. |

Au palais du sultan Zinder

Au début de l'année académique 1967-1968, nous avons décidé de passer les dimanches et autres jours fériés, ainsi que l'essentiel de nos vacances scolaires au palais du sultan de Zinder pour recueillir des traditions orales sur un thème bien précis cette fois, et pour cause ! Il s'agit en effet du sujet du doctorat de 3^e cycle que nous préparons alors, à savoir : *Le Damagaram ou sultanat de Zinder au XIX^e siècle*. Et, dès notre première rencontre avec nos interlocuteurs habituels, nous

les prions de bien vouloir nous dire, d'abord, ce qu'ils pensent de la manière dont les Français ont dirigé notre pays pendant la période coloniale, et ensuite de comparer cette gouvernance à celle qui était en vigueur avant leur arrivée au Niger, et même, si c'était possible, dans d'autres régions africaines.

Nos « camarades de conversation », comme disent les Haoussas, préférèrent d'abord nous parler de l'exercice du pouvoir en Afrique pré-coloniale à partir, bien sûr, de ce qu'ils ont appris eux-mêmes de leurs parents.

Puis, dans un second temps, ils s'attardent sur la manière dont le Niger a été géré à l'époque coloniale par les Français, en insistant sur tout ce qu'ils ont alors subi, vu et entendu, et terminent leurs propos en disant qu'ils ont su plus tard que chez ces mêmes Européens, l'exercice du pouvoir est fondé sur un *Koundi Iko*, ce qui veut dire en langue haoussa : le « livre du pouvoir », autrement dit la Constitution. Un écrit que ni leur cher Damagaram ni ses voisins n'ont jamais possédé, ce qui n'avait d'ailleurs pas du tout empêché le vieux continent de contribuer à la construction de

ce qui allait devenir la pensée politique universelle. En effet, en 1236, c'est-à-dire seulement une vingtaine d'années après la toute célèbre Grande Charte d'Angleterre qui date, elle, de 1215, l'empereur malien Soundiata Keïta avait doté son pays d'un « document oral » connu dans l'histoire sous le nom de charte du Manden, c'est-à-dire l'Entente entre les Maliens, dont les confréries des chasseurs demeurent aujourd'hui encore les dépositaires. Un document qui a été recueilli auprès de ces derniers et traduit en français par Youssouf Tata Cissé, un ethnologue malien, dans un ouvrage intitulé *Soundiata, la Gloire du Mali*, et publié en 1991 aux Éditions Karthala, à Paris.

La charte de Manden : hymne à l'humanité

Cette charte, également appelée le Serment, l'Appel aux Maliens, l'Hymne à l'humanité, proclame dans son préambule : « Le Manden fut fondé sur l'entente et l'amour, la liberté et la fraternité. Cela signifie qu'il ne saurait y avoir de discrimination ethnique ni raciale au Manden. Tel fut le sens de notre combat. Par conséquent, les enfants de Saménè et Kontron (dieux de la chasse) font à l'adresse des douze parties du monde et au nom du Manden tout entier la proclamation suivante... » Suivent alors les sept « paroles » de l'Empire malien au reste du monde :

- **Parole n° 1 :** « Toute vie est une vie [...] [aucune] autre vie n'est plus respectable qu'une autre, aucune vie n'est supérieure à une autre. »
- **Parole n° 2 :** « Toute vie étant une vie, tout tort causé à une vie exige réparation... »
- **Parole n° 3 :** « Que chacun veille sur son prochain ». La pratique de l'entraide s'impose donc à tous.

- **Parole n° 4 :** « Que chacun veille sur le pays de ses pères (= patrie), »
- **Parole n° 5 :** « La faim n'est pas une bonne chose ; l'esclavage n'est pas non plus une bonne chose : aucun humain ne mettra plus le mors dans la bouche d'un humain ; aucun humain ne mettra plus en vente un humain ; aucun fils d'esclave ne sera plus humilié, ni battu, ni tué. »
- **Parole n° 6 :** « L'essence de l'esclavage est éteinte ce jour » : c'est donc la fin de tous les tourments, car la guerre s'est éteinte ; « le pillage s'est éteint ; la captivité s'est éteinte ». »
- **Parole n° 7 :** « Chacun est libre de dire, de faire et de voir » : l'âme de l'homme doit pouvoir voir celui « qu'elle a plaisir à voir ; dire ce qu'elle aime à dire et faire ce qu'elle aime à faire [...]. Tout humain est maître de lui-même quand il respecte la patrie ». »

Oui, c'étaient bel et bien des Africains, qui avaient eu et exprimé aussi clairement ces merveilleuses idées, six siècles avant la grande période coloniale. Dans l'Afrique d'hier déjà, comme ailleurs, à la base de la société se trouvait la famille. Les groupes de familles vivaient dans des villages (des campements pour les nomades) subdivisés en catégories sociales (nobles, gens du commun, autrement dit les roturiers, et descendants d'esclaves), et principalement caractérisés par leurs institutions, leurs lois et règlements. Mais comme l'a écrit le grand historien burkinabé, Joseph Ki-Zerbo, en Afrique, il s'agit non pas de la famille nucléaire, mais de la « famille élargie regroupant les descendants d'un ancêtre commun et soudés entre eux par les liens du sang et du sol (solidarité économique). »

Enfin, lorsque plusieurs villages, à l'origine indépendants les uns des autres, finissaient par se rapprocher au point de n'en former plus qu'un seul, subdivisé en plusieurs quartiers, il revenait aux chefs ►



de ces espaces de se réunir pour désigner l'un d'entre eux à la tête de cette nouvelle entité.

La succession à la tête d'un village où pratiquement tout le monde se connaissait ne posait d'ordinaire aucun problème. Elle revenait normalement au fils aîné du chef décédé (ou devenu impotent) ou au plus âgé de ses neveux selon qu'on se trouve dans une société patrilinéaire ou matrilineaire. Au stade supérieur, « plusieurs villages alliés ou apparentés constituent une collectivité territoriale plus vaste, un district ».

Enfin, des districts regroupés sous la houlette d'un conquérant formaient un État dirigé par un sultan, un roi ou un empereur qu'on aurait d'ailleurs tort de considérer comme une incarnation de la dictature, de l'injustice et du non-respect des biens publics ! Pourquoi ? Tout simplement, parce que dans la plupart des sociétés, ce qui était attendu d'un responsable, à quelque niveau qu'il se trouvait, c'était un comportement véritablement digne en société, un attachement à la mémoire de ses ancêtres, une réelle connaissance, d'une part des affaires et du fonctionnement de l'État, d'autre part des préoccupations majeures de l'ensemble de ses concitoyens. Autant de facteurs que le collège électoral lui-même s'imposait le devoir de prendre en compte chaque fois qu'il se réunissait pour désigner un nouveau leader à la tête du pays.

Quoi, un collège électoral dans l'Afrique pré-coloniale ? Tout à fait ! À l'époque déjà, divers États en possédaient. Mieux, souvent

même, toutes les différentes catégories sociales dont nous venons de parler y étaient représentées.

Redécouvrir les valeurs de la grande Afrique

Ici, justement, notre préoccupation est d'inviter nos leaders d'aujourd'hui à s'imposer, dans le cadre de leur mission à la tête de nos pays, le devoir de tourner régulièrement leur regard vers le passé. Oui, vers cette grande Afrique d'hier pour découvrir les valeurs socioculturelles et cette conception du pouvoir sur la base desquelles elle avait dirigé, elle-même et directement ses propres affaires jusqu'à la période de sa colonisation par des Européens, et y puiser toutes celles qui, à ce jour encore, pourraient leur être utiles dans l'accomplissement de leur mission et leur marche vers l'avenir. Oui, personnellement, nous demeurons convaincus que dans ce but, la prise en compte de cette gouvernance traditionnelle africaine respectueuse de l'être humain, indépendamment du groupe ethnique et de la classe sociale auxquels il appartient ; le respect en général de la parole donnée ; l'esprit de solidarité et le souci permanent de recourir à une solution de compromis plutôt que d'adopter une position radicale dans la quasi-totalité des débats politiques, économiques et sociaux qu'ils engagent avec les partis politiques de l'opposition, les syndicats des travailleurs, les associations des élèves et des étudiants, et la société civile par exemple, pourraient bien aider nos chefs d'État à mieux accomplir leur mission. Ce qui d'ailleurs ne

devrait pas les empêcher d'ajouter à ces valeurs de l'Afrique d'hier, d'autres en provenance du reste du monde, ainsi qu'une vision toujours réaliste des choses.

Ceci dit, ces recommandations s'adressent en réalité à tous les Africains, hommes et femmes, que nous soyons grands ou petits, riches ou pauvres, formés à l'école des Blancs ou pas ; associés ou non, à un niveau ou à un autre (commune, sous-préfecture, préfecture, région, sommet de l'État) à la gestion de nos pays. Leur prise en compte est également, et même peut-être surtout, vivement recommandée aux partis politiques de l'opposition, à commencer d'ailleurs par ceux qui, à un moment donné, s'étaient trouvés eux-mêmes au sommet de l'État. Attention ! Pour nous, ce n'est pas ici une façon de demander à cette opposition, partout où elle se trouve, de se mettre au garde-à-vous face aux dirigeants de son pays, mais de l'inviter à savoir faire montre, elle aussi, d'esprit de dialogue, de tolérance et de modération dans tous ses combats. D'autant plus que, selon les cas, elle espère un jour accéder à son tour au pouvoir ou y revenir. Naturellement, dans le même temps, le régime en place doit savoir de son côté combattre dignement cette opposition, c'est-à-dire sans chercher à voir toujours en elle un ramassis de comploteurs ne pensant, contrairement à lui, qu'à leurs intérêts personnels. D'un mot, il est temps, grand temps, que l'Afrique comprenne que le vrai lieu de mémoire, c'est la mémoire elle-même ! ◀

“ Le vrai lieu de mémoire, c'est la mémoire elle-même. ”

Réconcilier mémoire et développement de la ville
Regards et conseils d'un urbaniste



Marc DUMONT

Biographie : Marc Dumont est urbaniste, docteur en aménagement urbain, il est également professeur des universités en urbanisme et aménagement à l'Université Lille 1. Il a notamment publié *La clé des villes* (2007, Le Cavalier Bleu) et *Les nouvelles périphéries urbaines* (2010, PUR). *La géographie. Lire et comprendre les espaces habités* (2008, Armand Colin). Marc Dumont est particulièrement intéressé par la question de la mobilité.

Par **Marc Dumont**
Urbaniste, professeur des universités

I MARC DUMONT JETTE UN REGARD RÉTROSPECTIF SUR LA VILLE, NOUS MONTRE SON ÉVOLUTION ET LES ENJEUX D'AUJOURD'HUI : RÉCONCILIER FLEXIBILITÉ ET PÉRENNITÉ, COURT TERME DES SERVICES DE LA VILLE ET DE L'ÉLECTION ET LONG TERME DES TEMPS DE CONSTRUCTION, DISPARITION ASSUMÉE ET RENOUVELLEMENT CONCERTÉ. I

Des secteurs anciens aux quartiers modernes, les traces de l'œuvre de l'histoire, du passé, du présent et de l'avenir façonnent de manière très concrète la mémoire des villes et leur patrimoine génétique. Ce sont ces strates de structures urbaines que, dans leur langage technique, les urbanistes appellent la trame viaire et la structure du parcellaire. Les villes se transforment au cours de leur histoire et

accumulent quotidiennement leur mémoire comme un héritage qui se révèle de manière plus vive à l'occasion d'événements majeurs (catastrophes, incendies, reconstructions) ou de grands choix d'aménagement. L'autre face de ce patrimoine génétique est leur mémoire sociale, collective. Le sociologue Georg Simmel, dans ses travaux sur la modernité, montre comment la force des sociétés urbaines tient à leur

manière singulière de produire de la mémoire à travers la résistance des groupes sociaux au changement, aux forces qui tendent à les transformer et qui laissent des traces, sorte de survivance de leur présence à un temps donné. Mémoire et développement sont peut-être les deux plus grandes forces agissantes au cœur de toutes les villes et qui façonnent les traits des sociétés urbaines. ▶



Plus visionnaires et plus modestes

Le modernisme architectural a ouvert la plus grande rupture jamais connue dans l'histoire des villes. En se séparant radicalement du passé, le modernisme inscrit dans l'espace urbain les quatre fonctions de la charte d'Athènes : habiter, circuler, travailler, se détendre. Il ouvre la ville à la voiture et privilégie la fonctionnalité à la qualité de vie. Cette vision, mondialement diffusée, va imprégner la conception de la plupart des nouveaux quartiers construits à partir des années 1970. La ville du zoning inverse le principe de la mémoire et privilégie la *tabula rasa*, la page blanche que le geste créateur de l'architecte ou de l' élu démiurge compte remplir suivant son inspiration. Elle s'affranchit complètement de la trame urbaine fondée sur l'îlot pour lui préférer une morphologie de blocs linéaires, hors sol, génératrice aussi de verticalité. Cette révolution permet de construire rapidement, d'inscrire la métropole dans la modernité, mais aussi, par cette forme très particulière qu'est l'îlot ouvert, de l'étaler à l'infini, de créer ces grands vides anxiogènes propres à l'urbanisme de dalle. Et c'est aujourd'hui le « retour à l'îlot » d'un Christian de Portzamparc. Les villes ont sûrement besoin de ces visionnaires à l'architecture audacieuse comme Antonio Sant'Ellia, Oscar Niemeyer, qui les projettent dans le futur, qui renouvellent le patrimoine architectural, sans nier cependant ce qui fit leur histoire, leur passé, leur mémoire. Mais l'exception n'est pas la règle et il apparaît essentiel en des temps de récession, de sortir de l'ère de

cette multiplication des grands gestes absurdes, des grands équipements ne signifiant rien d'autre que leurs auteurs, d'un retour de la modestie dans les chemins du développement.

Assumer la disparition

Certaines formes excessives de développement ont secrété leur propre contre-modèle. Les exemples d'oppositions très fortes aux nouveaux programmes immobiliers, voire à toute extension urbaine, témoignent régulièrement d'un attachement certain des habitants à leurs espaces de vie. À la même vitesse que la modernité prenait son envol, s'est diffusée une frénésie patrimoniale comme le décelait l'anthropologue Henri-Pierre Jeudy.

Les élus se trouvent parfois face à de puissantes forces de contestation patrimoniale, appuyées sur des expertises redoutables, capables d'hypothéquer le développement d'une ville au motif de la défense collective d'une agrégation d'intérêts particuliers qui se pare dans les habits d'un « commun intérêt », ainsi que d'un refus de se projeter dans l'avenir. L'avenir des espaces métropolitains se retrouve figé par une de ces manipulations de mémoire décrites par le philo-

sophe Paul Ricoeur (*La mémoire, l'Histoire, l'Oubli*).

Cependant, ces blocages en apparence irréconciliables d'une opposition frontale entre mémoire et développement tiennent parfois moins au désaccord sur l'horizon final, qu'à un manque de récits sur les étapes et les chemins pour y parvenir. Or le chemin vers le futur est tout aussi important à raconter que le futur lui-même.

Si le respect de l'histoire est indispensable, il ne faut pas figer pour transmettre l'avenir. L'historienne de l'urbanisme Françoise Choay a bien identifié combien cette tension est inhérente à la fabrique des villes, agitée entre la vision culturaliste d'un Camillo Sitte, amoureux des cités médiévales, et la vision futuriste d'un Tony Garnier, fasciné par l'industrie et fervent défenseur d'un monde résolument nouveau. Cette dialectique fondamentale de la ville, faite d'un mélange entre l'attrait de la nouveauté et la résistance au changement, lui est consubstantielle.

Certes, si l'adaptation des métropoles aux impératifs de la compétition et de la modernité ne peut ignorer leur histoire, elle ne doit pas faire oublier aussi que la disparition est aussi inhérente à la ville. C'est par la disparition et

la destruction que les villes ont pu évoluer et se transformer. Là encore, l'histoire le montre : certaines formes passent, d'autres se pérennisent. Qui aurait pu imaginer que la ville carbonifère de la période industrielle, comme le montre l'historien américain Lewis Mumford, ne resterait qu'une parenthèse de l'histoire urbaine ? Sans doute, certaines zones de lotissement évolueront de même, disparaissant comme elles sont apparues, comme en témoignent déjà des villes américaines ou à décroissance démographique (*shrinking cities*). Dans la planification des grandes villes, la disparition doit être autant pensée, expliquée, racontée, que l'extension, le renouvellement et la construction.

Entretenir les cultures de l'action urbaine

On assiste aujourd'hui à un retour de cycle : après la vague du modernisme triomphant, domine maintenant celle du développement durable, en apparence plus modeste, de la recontextualisation. Ce retour intervient d'ailleurs dans une période où les images du futur n'ont jamais été aussi pauvres. Il est important de s'extraire de cette dialectique : le monde urbain durable de demain est celui qui saura associer flexibilité et pérennité, qui réussira à réconcilier l'évolutivité, la capacité à se projeter dans le futur et à désirer le changement, avec l'attention portée à la pérennisation des biens communs existants.

Moins perceptible, l'action urbaine est tout autant concernée par une mémoire que fragilise l'important *turn-over* des responsables d'opérations, directeurs

« Faire avec le court terme (l'élection démocratique) ne doit pas être considéré comme incompatible avec une capacité à s'inscrire dans le futur, à construire une vision de développement de long terme pour l'avenir. »

généraux des services, ou des choix de recomposition d'organigrammes dans les collectivités. Cette mémoire est celle d'une culture opérationnelle essentielle, qui se forge au cours de l'action politique et urbaine. Elle résulte de tous ces dialogues patients qui sont mis en œuvre dans les coopérations construites entre les acteurs urbains, ou des habitudes de travail de personnes chargées de projet avec des associations, des habitants... Tout cela disparaît souvent très rapidement, sans transmission de connaissances, sans capitalisation de ces savoir-faire, avec le départ d'un responsable, le changement d'une équipe ou le passage d'une opération dans une phase opérationnelle. Dans la gestion urbaine, une foule d'ac-

tions à caractère culturel et social s'effacent sans que leurs fruits ne soient engrangés ou se retrouvent figées dans des séries de « bonnes pratiques » désincarnées.

Il faut aussi que les décideurs, les élus, réfléchissent à cette question fondamentale, aux manières de pérenniser ces cultures professionnelles et opérationnelles. Cette question apparaît d'autant plus sensible que les élus se retrouvent eux-mêmes aux prises avec leur propre pérennité. Pourtant, faire avec le court terme (l'élection démocratique) ne doit pas être considéré comme incompatible avec une capacité à s'inscrire dans le futur, à construire une vision de développement de long terme pour l'avenir. ◀

« C'est par la disparition et la destruction que les villes ont pu évoluer et se transformer. »



© Droits réservés

**Yaya
MANE**

Biographie :

Après une préparation littéraire, Yaya Mane obtient une licence et un DEA en histoire. Il a été conseiller auprès de nombreux ministres et maires au Sénégal, en particulier à travers les fonctions qu'il a occupées à la mairie de Ziguinchor et à l'association des maires du Sénégal. Il est actuellement consultant du cabinet de conseil Imagine Africa Institute, institut qui se fixe comme objectif général d'encourager la recherche, la réflexion et les débats, afin de nourrir les politiques publiques en Afrique et sur l'Afrique.

Mémoire et villes en développement

COMMENT DÉFINIR L'IDENTITÉ D'UNE VILLE, COMMENT FAIRE VIVRE LE PASSÉ, NE PAS PERDRE SON ÂME, TOUT EN ÉVOLUANT ? QUELQUES PISTES DE RÉFLEXION ET D'ACTION. |

Dakar.

Par **Yaya Mane**
Historien, archéologue

Mémoire et identité des villes d'Afrique

Aborder la question de la mémoire et de sa corrélation avec le développement des villes, particulièrement en Afrique, impose de prendre en compte non seulement les éléments de patrimoine matériel et de modes d'organisation et d'aménagement des espaces, mais également les éléments du patrimoine immatériel, comme la tradition orale, les pratiques culturelles et culturelles, ainsi que les sciences, les technologies et les modes d'organisation de nos sociétés. En effet, si par exemple dans l'espace sahélo-saharien et sur les bords de la Méditerranée des sites physiques peuvent être observés, il reste qu'en Afrique subsaharienne, très peu de traces matérielles de sites archéologiques, historiques ou ethnographiques sont préservées, du fait des matériaux utilisés (terre et matériel végétal).

Et pourtant les populations qui ont vécu dans ces terroirs et territoires ont pu développer des civilisations florissantes et originales, ainsi que des mécanismes d'installation humaine, des modes d'organisation de l'espace, des technologies et autres pratiques qui n'ont rien à envier aux mêmes phénomènes vécus ailleurs en Europe, par exemple, aux mêmes époques.

Les dynamiques urbaines, à travers l'histoire, sont le fruit de facteurs liés aux problématiques foncières et aux droits de la propriété foncière, aux réalités politiques et sociologiques, aux mécanismes migratoires, aux implantations professionnelles, et aux articulations entre centre et périphérie, entre quartiers, entre la ville et son arrière-pays, entre lieux d'habitation et lieux de travail. Le mode d'habitat et les types de bâtiments la configuration des voiries et le contexte géographique sont

aussi autant d'éléments contribuant à façonner l'identité et la personnalité d'une ville dans son évolution.

Préserver et moderniser

Une autre problématique à prendre en compte, c'est la contradiction qui pourrait naître de la nécessité d'assurer la modernité d'une ville, et le souci de préserver son patrimoine, en laissant dans le paysage urbain les traces et les témoignages de son passé. Il s'agit de voir comment faire le lien entre cette nécessité de préservation, je dirais même de perpétuation, et le développement durable de l'espace urbain. Tout cela peut rendre difficile la gestion planifiée d'une ville pour les autorités de la cité. En effet, si l'on prend par exemple la ville arabe, notamment en Afrique du Nord, le phénomène des médinas implantées dans un contexte particulier, à une époque précise, peut poser le

problème de leur modernisation à travers un nouveau tracé nécessaire des rues, à travers l'urgence d'y amener eau courante et électricité, etc. Or l'ancien fait partie de la mémoire de la ville et de sa personnalité. Faut-il effacer ce passé en procédant aux restructurations, au risque de gommer ce qui correspond à un mode d'occupation originale et qui fait le charme de la ville, ou maintenir tels quels ces espaces, au risque de ne pas pouvoir entrer dans la modernité, et faire face aux exigences et contingences d'une ville du XXI^e siècle ?

De la même manière, les *favelas* brésiliennes, qui font partie du paysage d'une ville comme Rio de Janeiro, doivent-elles être détruites et restructurées au nom de l'assainissement urbain, ou doivent-elles quelque part être préservées au nom de la cohésion sociale et du témoignage de l'évolution historique de la ville ? En Europe aussi, il s'est posé la question des centres historiques des villes, qu'il a fallu moderniser tout en les préservant, pour leur donner un attrait de mémoire qui peut jouer un rôle touristique et installer de nouveaux habitants.

De vrais dilemmes donc, qui appellent un bon dosage dans l'action de développement urbain, entre passé urbain, réalité d'aujourd'hui, qui sera passé de demain, et projection sur l'avenir tout en gardant l'identité de la ville.

Faire vivre le passé

Des solutions ont été mises en œuvre, notamment par un aménagement des places publiques avec

des statues ou des œuvres sculpturales qui renvoient au passé de la ville. Il y a également toutes les réglementations liées au classement comme patrimoine historique de certains bâtiments ou de certains espaces urbains. Au plan de la mémoire immatérielle, il peut y avoir une labellisation de la ville, comme ville de carnaval, ou ville de cinéma ou ville de jeu. La création et l'animation de musées sont aussi un moyen de garder en vie en quelque sorte le passé et l'évolution des villes.

La publication de livres, de brochures, de guides et de divers documents sur la ville, ou la production de films documentaires sont des voies pour donner l'information sur les réalités passées, présentes et futures d'une ville. Avec les technologies modernes également, un nouveau champ de préservation de la mémoire des villes peut être mis en œuvre. Beaucoup d'autres leviers peuvent être utilisés, pour assurer le dynamisme des villes et leur modernisation, tout en intégrant la dimension mémorielle de leur évolution.

Ne pas perdre son âme dans l'accélération de l'évolution

Une nouvelle réalité s'impose aujourd'hui aux villes : elles abritent plus de la moitié des populations, elles sont confrontées aux phénomènes de mobilité, aux problèmes d'approvisionnement en eau et en énergie, elles voient leur territoire s'étendre, elles doivent faire face à des défis environnementaux ; bref, elles sont en perpétuelle mutation et évolution.

Dans un tel contexte, elles doivent veiller à ne pas perdre leur âme. Chaque ville, chaque espace urbain est un cas particulier et spécifique. Cette particularité et cette spécificité sont le fruit d'un processus qui doit être traçable et visible dans le tissu urbain et dans ce qui fait cette particularité, tant au plan de ses structures matérielles, qu'au plan de sa vie immatérielle. C'est en cela que chaque ville doit pouvoir développer son label particulier non seulement de passé et d'actualité, mais aussi vers une projection dans le futur, qui en fera son charme. ◀



Aurélie
JEANNIN

Biographie :
Littéraire de formation, Aurélie Jeannin est consultante et écrivain. Elle a fondé La Petite Maison à Plumes, créatrice de récits, née à la croisée de plusieurs héritages : le conseil, la communication, la littérature et l'écriture. Passionnée par les parcours et la question de l'identité, elle travaille, en cherchant les mots justes pour les autres, à faire accoucher les idées et les identités.

Quand la quête de son identité passe par la conquête de son histoire

Après un trauma : découvrir, raconter et transmettre pour renaître

Par Aurélie Jeannin
Consultante et écrivain

I J'AI REGARDÉ DROIT ET LOIN DEVANT, J'AI JETÉ MA VIE ENTIÈRE EN AVANT. JE NE MÉPRISAI PAS LE PASSÉ. JE CONSIDÉRAIS JUSTE QU'IL ÉTAIT PASSÉ. MAIS QUELLE PLACE TROUVER DANS LE MONDE LORSQUE L'ON N'A NI PORT NI RACINES ? APRÈS UN TRAUMA, LORSQUE VOTRE IDENTITÉ, INDIVIDUELLE OU COLLECTIVE, S'EST TROUVÉE PIÉTINÉE, SUR QUEL ROCHER POSER LA MAIN POUR SE RELEVER ? NOUS NE FAISONS JAMAIS L'ÉCONOMIE DE NOTRE HISTOIRE. NUL N'EST À L'ORIGINE DE LUI-MÊME. PARTIR EN QUÊTE DE SON IDENTITÉ, C'EST DONC PARTIR À LA CONQUÊTE DE SON HISTOIRE. I

Pour des communautés qui ont eu à connaître des traumas, comment se reconstruire ? Quels contours donner à son identité flouée ? Quelle place dans le monde ? Quelles transmissions ? Lorsque dans le présent et l'avenir, les cartes identitaires semblent brouillées, connectons-nous à notre passé ; c'est l'histoire qui transmet sa force. Le génocide au Rwanda, les récents actes terroristes en France, les guerres de religion ou les guerres fratricides, il existe différents types de traumatismes communautaires. Pour apprivoiser la peine et retrouver un élan bâtisseur positif, dépourvu de haine et de vengeance, un cheminement collectif est souvent

indispensable. L'approche narrative et l'analyse transgénérationnelle sont deux pratiques qui nous éclairent sur la nécessité de se tourner vers son passé et d'en faire le récit pour fédérer autour d'une identité partagée.

Redevenir auteur de son histoire

Parmi les réponses apportées au trauma et à la souffrance, il existe l'approche narrative. Développées en Australie auprès des populations aborigènes, les pratiques narratives ont pour intention de permettre à des individus et à des groupes, de redevenir auteurs de leur histoire. Par une

méthodologie essentiellement axée sur le récit, elles permettent aux personnes et aux communautés de retrouver leur voie/voix, et leur identité. Elizabeth Feld, thérapeute et consultante narrative, détaille : « La pratique narrative permet de se reconnecter à ce qui est important pour soi. Car ce qui n'est pas structuré de façon narrative se perd dans la mémoire. » Pour sortir du conflit ou d'un événement collectivement traumatisant, le processus narratif, décrit par Michael White, David Epston et David Denborough, les fondateurs de l'approche narrative, distingue deux phases importantes. La première consiste à élaborer un nouveau récit alternatif préférant ▶



Enfants rwandais.

© J.Lejèvre - Fotolia.com



et épaississant les valeurs partagées et unificatrices. La seconde étape consiste à refonder une communauté autour de cette nouvelle histoire, pour bâtir l'avenir. L'approche narrative insiste particulièrement sur la reconnection aux valeurs, aux espoirs et aux rêves qui comptent pour la communauté et qui fondent son identité. Trop souvent, dans les histoires collectives de traumatismes, les récits se limitent à l'horreur ou à l'injustice partagées, sans évoquer les actes de courage, de résistance, d'attention aux autres. L'ancien esclave William Prescott écrivait : « Ils se rappelleront que nous avons été vendus, mais ils ne se rappelleront pas que nous avons été forts. Ils se rappelleront que nous avons été achetés, mais pas que nous avons été courageux. » Il est en effet crucial de bâtir une mémoire à double histoire, celle du trauma et celle de la survie. Elizabeth Feld développe : « Il est essentiel qu'une victime, en tant que personne ou que collectif, travaille sur ses forces et sur ses valeurs, sur ce qui est important pour elle. Même dans un événement subi, il existe une forme de résistance. Il faut la trouver, la raconter et s'appuyer dessus. C'est essentiel pour forger une fierté collective et poser des bases de reconstruction. »

Lorsqu'une histoire dominante prend toute la place

« On m'a toujours dit que... » Le travail sur la double histoire interpelle quant à la nécessité de quitter les autoroutes de pensée et de s'autoriser le hors-piste.

Une histoire est toujours revisitée, par le temps, les personnes, les enjeux. Il n'existe pas d'histoire absolue. Il n'existe que des histoires. La pratique narrative invite à explorer d'autres histoires que les histoires dominantes, ou préférées, qui peuvent empêcher de sortir du trauma et flouter les identités. Par habitude, par réflexe mais surtout par transmission, une communauté peut être aveuglée par son histoire dominante et, en conséquence, paralysée. Or ce sont les histoires qui font exister une culture. Elizabeth Feld détaille : « Il faut prendre le temps de faire sortir les histoires alternatives, de les faire circuler, pour tisser l'identité autour et faire un lien entre le passé et l'avenir. »

L'analyse transgénérationnelle s'intéresse précisément aux problèmes liés à la place que nous occupons dans le système auquel nous appartenons. Ce travail permet de trouver un sens à la place de chacun, et de comprendre les projections auxquelles il est soumis. Née du

côté de la psychanalyse lorsqu'il a été avéré que des personnes ayant vécu un trauma fort ou ayant assisté à des scènes particulièrement effrayantes, développaient un syndrome post-traumatique, l'analyse transgénérationnelle permet de comprendre, décoder et dénouer une histoire, qui peut parfois mettre des années à se dévoiler. Simone Cordier, analyste en transgénérationnel, explique : « Il y a des événements que le psychisme d'un être ne peut pas éponger et qui continuent à travailler en boucle. Ce genre de traumatismes se transmet aux générations suivantes. L'analyse transgénérationnelle est née de cette idée que, dans certains cas, il est salutaire d'explorer son histoire pour faire circuler à nouveau la sève. » Explorer son histoire permet de rendre compte de ce qui se joue en soi. En se situant dans une communauté, chacun trouve sa place dans la lignée générationnelle ; cela donne un sentiment de « continuité historique et communauté de souvenir », indique David Denborough.

« Ce qui n'est pas structuré de façon narrative se perd dans la mémoire »

Une histoire a besoin d'être racontée et entendue

Différentes méthodes existent pour renouer avec son histoire et dépasser les traumatismes ; les communautés s'emparent souvent de celle qui se rapproche le plus de leur culture. Au Canada, un événement autour de cerfs-volants a, par exemple, permis de retisser un lien intergénérationnel. Les Aborigènes d'Australie ont organisé une marche commémorative entre Taroom et Woora-binda pour que les jeunes générations posent leurs pas dans ceux de leurs ancêtres et reprennent contact avec leur histoire. D'autres communautés ont choisi d'organiser des « campagnes de lettres » pour partager. Mais cela peut aussi être des vidéos, des danses, des chansons... Dans tous les cas, la diffusion et le partage de la mémoire sont des moments incontournables du processus. Les « cérémonies définitionnelles » en sont un exemple. Car l'écrit ne suffit pas toujours ; une histoire a besoin d'un public pour vivre. David Denborough évoque : « Quand un groupe assiste à la lecture publique de ses paroles, des talents et des savoirs qu'il mobilise face à l'adversité, cela génère un sentiment de *communitas* [...] d'unité partagée. » L'oral prend le relais et donne du souffle à l'histoire lors de cérémonies rituelles où les textes sont solennellement lus à voix haute. La dimension publique ajoute à la reconnaissance des épreuves endurées. Les commémorations sont un autre moyen pour authentifier un récit. Elles nécessitent de s'entendre sur une

histoire partagée, qui ne blesse personne. « Les monuments aux morts ne sont pas toujours simples à construire. Ils s'affichent aux yeux de tous, comme la reconnaissance d'un traumatisme qui pose des victimes et des bourreaux. C'est pourtant une démarche unificatrice qui vise à s'entendre autour de l'idée d'une horreur générique, malgré la diversité des épreuves traversées, et autour d'un « plus jamais ça ». La plaque sur une pierre tombale, le monument aux morts, la statue érigée ou le blason illustrant les épreuves traversées sont des symboles qui redonnent une place aux oubliés et qui font bouger l'histoire à suivre. Ils attestent d'une histoire partagée et pose les fondements d'une identité héritée et à construire, » analyse Simone Cordier. La création d'une œuvre, quelle que soit sa forme, est un travail de reconnaissance des violences subies et données. C'est un point de départ qui, dans un premier cas, peut être source de discussion en vue de coller à ce qui est affiché, ou dans un second cas, l'aboutissement d'un cheminement collectif qui mène au symbole.

Le récit historique comme fondement identitaire requiert tout à la fois un travail documenté et précis. Pour se mettre d'accord sur une histoire partagée, il faut pouvoir nommer, chiffrer, recenser. La plupart des créations artistiques rendant hommage font aujourd'hui le choix de nommer avec précision les victimes. Pour autant, le biais métaphorique a lui aussi un rôle à jouer. Les marches, les chants, les blasons sont autant de manifestations symboliques qui permettent

« Même dans un événement subi, il existe une forme de résistance »

d'établir la connexion passé-présent-avenir. Nelson Mandela n'avait-il pas fait le choix de fonder une équipe de rugby pour transcender l'histoire ?

Quelle que soit la méthode choisie pour mettre en mots la mémoire et poser les bases d'une identité commune, il convient de partager en amont l'intention qui est donnée à une telle démarche. Quelle est la quête ? À quelles questions souhaite-t-on répondre ? Quelles sont les motivations sous-jacentes : apaiser ? Fédérer ? Se glorifier ? Revisiter une histoire impose d'accepter les méandres et les recoins. Il faut se sentir prêt pour cela. Et dans ce domaine, le temps est souvent utile à l'affaire ◀

Sommaire



La ville de Québec a célébré, en 2008, le 400^e anniversaire de sa fondation par Samuel de Champlain. De multiples festivités ont eu lieu, dont cette projection géante de son histoire *Le moulin à images*. Québec est la première ville francophone fondée en Amérique du Nord, capitale de la province de Québec, dont la devise est « Je me souviens ».

02
04
10
14
20
24
28
30
33
34
36
39
42
44

Édito

Pour ce cinquième numéro...

Régis Labeaume, *maire de Québec*

D'hier à demain

Conflits mémoriels et renaissance africaine

Aliou Sow, *docteur d'État en études africaines et postcoloniales*

D'hier à demain

Vers une communauté francophone unie et vivante en Louisiane

Zachary Richard, *écologiste engagé, poète, chanteur, auteur et compositeur*

Un schéma, une carte, mille mots

Lieux de mémoire et conflits mémoriels en Afrique

Jean-Pierre Vettovaglia, *ancien ambassadeur de Suisse*

Pensée

Préserver sa différence, son identité & évoluer

Christian Monjou, *professeur de chaire supérieure de Khâgne au lycée Henri-IV à Paris et à l'École normale supérieure*

Pensée

Développer une attitude de dialogue en situation de conflit mémoriel

Pierre d'Elbée, *docteur en philosophie*

Sagesses du monde

Elles et ils ont dit

Aventuriers, philosophes, penseurs...

Interview

Regarder le positif dans son histoire pour se développer

Lucie Mandeville, *psychologue, conférencière*

Regards décalés

Se renouveler tout en gardant ses bases

Couli Jobert, *directrice de création*

Regards décalés

Racines africaines et rameaux américains

Frédéric Sylvanise, *maître de conférences*

Regards décalés

Redécouvrir le passé pré colonial de l'Afrique pour construire le monde de demain

André Salifou, *intellectuel et homme politique nigérien*

Urbanisme

Réconcilier mémoire et développement de la ville

Marc Dumont, *urbaniste, professeur des universités*

Urbanisme

Mémoire et villes en développement

Yaya Mane, *historien, archéologue*

Du concept au concret

Quand la quête de son identité passe par la conquête de son histoire

Aurélije Jeannin, *consultante, écrivain*

Numéro 05 - Mars 2015

La revue *Raisonnement* est une publication semestrielle de l'Association Internationale des Maires Francophones, opérateur de l'Organisation Internationale de la Francophonie pour la coopération décentralisée - Directeur de publication: Pierre Baillet - Rédacteur en chef: Julie Guillaume - Comité de rédaction: François de Montfort, Marc Dumont, Aliou Sow - Crédits photos: Photo de couverture: Francis Vachon. Photos intérieures: Francis Vachon, dekART, Bundesarchiv Bild, Alain Le Cavorzin, Christie's Images, Gideon Mendel, Sofia Villeneuve, Photothèque du Musée de l'Homme, Derek Bridges, CC BY-SA 2.0, Sergey Nivens, derejeb, jf Lefèvre, Fotolia.com, Corbis, Wikimedia, Google. - Conception et réalisation: Caminno - AIMF, 9 rue des Halles, 75001 PARIS. www.aimf.asso.fr